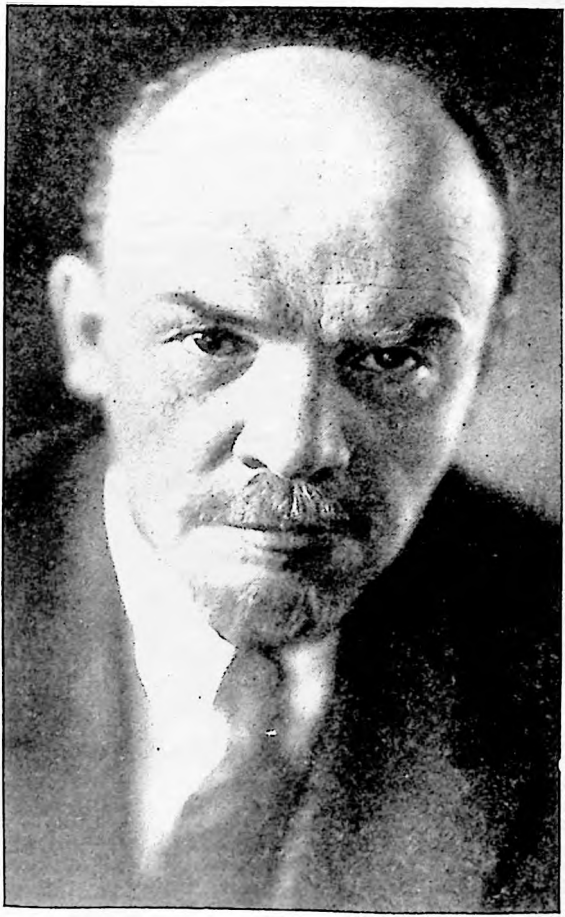
HÉRITAGE
DU MARXISME-LÉNINISME

LÉNINE

SUR LE PARTI PROLÉTARIEN DE TYPE NOUVEAU



LENINE

SUR LE PARTI PROLÉTARIEN DE TYPE NOUVEAU

ÉDITIONS DE L'AGENCE DE PRESSE NOVOSTI
MOSCOU — 1978

Ce recueil comprend les ouvrages et les principales réflexions de Lénine, fondateur du Parti communiste de l'Union Soviétique et du premier Etat socialiste au monde, consacrés au parti prolétarien de type nouveau, qui réalise l'alliance entre le socialisme scientifique et l'activité révolutionnaire des masses.

Ces textes sont réunis par Evdokia Polkovnikova et Eléna Stroukova, qui sont les auteurs de la préface.

© Editions de l'Agence de presse Novosti, 1978

PRÉFACE

« Le bolchévisme existe comme courant de la pensée politique et comme parti politique depuis 1903 * », c'est en ces mots que Lénine a tiré la principale conclusion du IIe Congrès du Parti ouvrier social-démocrate de Russie. Lénine a été le fondateur du premier parti prolétarien de type nouveau.

En développant et en enrichissant les idées fondamentales de Marx et d'Engels sur le parti prolétarien, Lénine créa, pour la première fois dans l'histoire du marxisme, une doctrine unique et cohérente sur le parti communiste, parti de type nouveau, parti de la révolution sociale et de la dictature du prolétariat, de l'édification du socialisme et du communisme. En élaborant cette doctrine, Lénine se référa à la grande expérience du mouvement révolutionnaire en Russie et dans d'autres pays du monde.

Depuis la seconde moitié des années 90 du XIXe siècle, le marxisme était devenu, selon Lénine, « un courant de la pensée sociale russe et une partie intégrante du mouvement ouvrier ** ». L'essor du mou-

* V. Lénine. Œuvres, t. 31, p. 18.
** V. Lénine. Œuvres, t. 15, p. 422.

vement ouvrier en Russie et le développement simultané des cercles et groupes marxistes préparèrent le terrain pour la fusion du socialisme scientifique et du mouvement ouvrier de masse, pour la naissance en Russie d'un parti révolutionnaire. L'« Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière », fondée par Lénine en automne 1895, à Pétersbourg (à l'époque, capitale de la Russie tsariste), fut le premier pas vers la création d'un tel parti. Sous la direction de Lénine, pour la première fois en Russie, l'« Union de lutte » passa progressivement de la propagande des idées marxistes dans des cercles étroits d'ouvriers d'avant-garde à leur large diffusion parmi les masses prolétariennes, en unissant la lutte économique des ouvriers à la lutte politique contre l'autocratie.

Sous l'influence de l'« Union de lutte » de Pétersbourg, des organisations ouvrières virent le jour dans d'autres villes et régions de la Russie.

L'extension des organisations social-démocrates dans tout le pays exigeait l'élaboration d'un programme général et de la tactique de lutte révolutionnaire des marxistes russes. De même que la tâche d'unir les organisations social-démocrates en un parti, surgit la nécessité de convoquer un congrès. Arrêté et déporté, Lénine ne put prendre part directement à sa préparation. Mais même en prison, il poursuivit son travail sur la fondation du parti. Il écrivait le *Projet de programme* du futur parti et *Commentaire du programme*. Dans son ouvrage *Les tâches des social-démocrates russes*, écrit plus tard, lors de sa déportation en Sibérie, Lénine généralisa l'expérience de l'« Union de lutte » de Pétersbourg en tant qu'embryon d'un parti marxiste et argumenta le programme politique et la tactique des social-démocrates russes.

Le I^er^ Congrès du P.O.S.D.R. se tint en mars

1898. Il prit la décision de faire fusionner les organisations social-démocrates locales en un Parti ouvrier social-démocrate de Russie. Mais, en fait, le Ier Congrès n'arriva pas à les réunir ni sur le plan de l'organisation ni sur le plan de l'idéologie. Les difficultés provoquées par l'arrestation de la majorité des délégués du congrès furent aggravées par les divergences et les hésitations idéologiques parmi les social-démocrates.

Tout en menant une lutte résolue contre l'opportunisme, Lénine travailla avec ardeur à l'élaboration d'un plan d'édification du parti. Déjà, lors de sa déportation sibérienne, il avait conclu à la nécessité d'aborder la fondation d'un parti marxiste en Russie par la création d'« un organe du Parti... *étroitement lié à tous les groupes locaux* * ». Le journal *Iskra,* dont Lénine fut organisateur et directeur, fut cet organe. Le premier numéro de l'*Iskra* léniniste parut à Leipzig, le 11 décembre 1900. Près de 60 ouvrages de Lénine furent publiés dans l'*Iskra* qui joua un rôle énorme dans la formation des bases du parti.

Le programme d'édition du journal, élaboré par Lénine, recommandait avant tout de s'écarter résolument des révisionnistes de Russie aussi bien que d'Europe occidentale. « Avant de nous unir, et pour nous unir, écrivait-il, nous devons commencer par nous démarquer nettement et résolument. Sinon, notre unité ne serait qu'une fiction couvrant le désordre existant et empêchant d'y mettre radicalement fin **. »

L'*Iskra* jeta les bases du parti sur le plan idéologique et organisationnel. Elle combinait adroitement la propagande et l'élaboration de la théorie. Alors

---

* V. Lénine. Œuvres, t. 4, p. 224.
** Ibid., p. 368

que les partis social-démocrates de l'Europe occidentale avaient commencé dans leur activité pratique à s'écarter des principes révolutionnaires du marxisme, l'*Iskra* incarnait l'unité de la pensée et de l'action révolutionnaires. L'organe de combat des marxistes russes fut une excellente école du développement de la conscience de classe des ouvriers et de leur éducation idéologique.

Lénine comparait le journal à l'échafaudage à l'aide duquel on érige tout l'édifice du parti prolétarien. « Le journal..., écrivait-il, n'est pas seulement un propagandiste collectif et un agitateur collectif ; il est aussi un organisateur collectif *. » L'*Iskra* créa un solide noyau pour le futur parti prolétarien, éduqua toute une génération de révolutionnaires professionnels. Lénine écrivait : « Trois années d'action (1901-1903) permirent à l'*Iskra* d'élaborer le programme du parti social-démocrate, les fondements de sa tactique et les formes de coordination de la lutte économique et de la lutte politique des ouvriers sur la base d'un marxisme conséquent **. »

Ce fut donc la période « où étaient jetées les fondations d'un parti de masse du prolétariat révolutionnaire *** . . . »

Fin 1902, un Comité d'organisation pour la convocation du IIe Congrès du Parti ouvrier social-démocrate de Russie fut formé. Le congrès se tint en juillet-août 1903 d'abord à Bruxelles, puis à Londres. Sa tâche principale consistait à « créer un parti *véritable* sur les principes et les bases d'organisation qui avaient été formulés et élaborés par l'*Iskra* **** ».

---

* V. Lénine. Œuvres, t. 5, p. 19.
** V. Lénine. Œuvres, t. 20, p. 260.
*** V. Lénine. Œuvres, t. 31, p. 27.
**** V. Lénine. Œuvres, t. 7, p. 219.

Les délégués représentant 26 organisations qui reflétaient les différentes tendances de la social-démocratie russe engagèrent au congrès une lutte acharnée. Les iskristes, révolutionnaires prolétariens conséquents, partisans de Lénine, luttaient contre leurs adversaires, les opportunistes. Le congrès avait à résoudre un problème politique de première importance : un fort parti révolutionnaire prolétarien de type nouveau serait-il créé en Russie ou bien le parti demeurerait-il un conglomérat de groupes et cercles réunis de façon formelle ayant entre eux des divergences idéologiques ? Quelle voie adopterait le mouvement ouvrier russe : suivrait-il le chemin d'une lutte conséquente et courageuse contre le tsarisme et le capitalisme pour la dictature du prolétariat ou bien glisserait-il sur la voie de la soumission à l'idéologie bourgeoise et du réformisme ?

Le congrès rejeta toutes les tentatives des opportunistes pour amender le projet léniniste de programme du parti dans l'esprit des programmes des partis réformistes de l'Europe occidentale. Pour la première fois dans l'histoire du mouvement ouvrier international et depuis la mort de Marx et d'Engels fut adopté un programme du parti prolétarien authentiquement révolutionnaire. Ce programme déterminait nettement la nature prolétarienne du parti et son rôle d'avant-garde dans le mouvement ouvrier, formulait l'idée du rôle dirigeant de la classe ouvrière dans la révolution russe et avançait l'exigence de la dictature du prolétariat.

Aucun programme des partis sociaux-démocrates occidentaux, qui, en fait, avaient renoncé à la lutte pour le socialisme, ne contenait la thèse sur la dictature du prolétariat. Le programme du congrès réaffirmait avec persévérance les thèses marxistes, ce qui permit l'unité idéologique du parti de type

nouveau. On sait qu'aujourd'hui encore il se trouve pas mal de révisionnistes et de falsificateurs du marxisme qui veulent nier la nécessité de la dictature du prolétariat comme principale condition de l'édification du socialisme.

Le programme adopté par le congrès reflétait notamment l'idée d'unir en un seul courant révolutionnaire les quatre mouvements qui s'étaient alors formés en Russie : ceux du prolétariat, de la paysannerie, le mouvement de libération nationale et le mouvement démocratique général. Cela joua un grand rôle dans l'élaboration de la tactique du parti aux différentes étapes de sa lutte révolutionnaire. Le programme devint un guide pour le combat. Le parti s'orienta, grâce à ses thèses, tout au long des luttes livrées pour la victoire des révolutions démocratique et socialiste.

Le II[e] Congrès vota, en outre, les Statuts du P.O.S.D.R. Leur projet, rédigé par Lénine, avait été préalablement examiné et approuvé par la rédaction de l'*Iskra.* Mais les éléments opportunistes présents au congrès s'opposèrent aux principes d'organisation énoncés par Lénine, et, en particulier, au paragraphe premier, relatif à l'adhésion au parti.

Lénine se battait pour un parti monolithique, uni, organisé et discipliné. « ... Tout membre du parti, soulignait-il, est responsable du parti et ... *le parti est responsable de chacun de ses membres.* * » En vertu de la formule de Lénine, tout adhérent au parti doit participer personnellement à l'activité de l'une de ses organisations, faire preuve d'une discipline rigoureuse, condition indispensable de la cohésion et de la force du parti. Lénine se rendait compte qu'un afflux massif d'éléments de classe

---

* V. Lénine. Œuvres, t. 6, p. 528.

étrangers pourrait causer au parti un préjudice irréparable.

Les opportunistes, par contre, proposaient de créer un parti qui serait un amalgame d'éléments sociaux hétéroclites, idéologiquement instable et n'exigeant de ses membres que la reconnaissance de son programme et un apport matériel sous forme de cotisations. Ils s'opposèrent à ce que les membres du parti fussent obligés de s'inscrire à l'une de ses organisations et de prendre part à ses activités.

Commentant les débats sur le premier paragraphe des Statuts, Lénine écrivait : « Séparer ceux qui bavardent d'avec ceux qui travaillent : mieux vaut ne pas *appeler membres du parti 10 hommes qui y travaillent que donner ce titre à un seul qui ne fait que bavarder.* Encore une fois : la force et l'autorité du C.C., la fermeté et la pureté du parti, voilà l'essentiel *. »

L'expérience historique des partis révolutionnaires prolétariens du monde entier a prouvé de manière irréfutable la justesse de la théorie léniniste du parti. De nos jours, toute l'expérience du mouvement révolutionnaire mondial confirme que le succès d'une révolution, l'édification de la société socialiste nouvelle, le développement de son organisation politique et l'élévation de son efficacité se déterminent avant tout par un effort continu pour mettre en œuvre les idées de Lénine sur les principes idéologiques et organisationnels du parti prolétarien de type nouveau.

Le II^e^ Congrès du parti adopta dans son ensemble le projet de Statuts rédigé par Lénine, à l'exception du paragraphe premier qui fut voté tel qu'il avait été formulé par les opportunistes. Mais dès 1905, le III^e^ Congrès du P.O.S.D.R. modifia les Statuts en adoptant la formule rédigée par Lénine.

---

* V. Lénine. Œuvres, t. 7, p. 430 (éd. russe).

Au cours de l'élection du Comité central et du comité de rédaction de l'*Iskra*, les partisans de Lénine recueillirent la majorité des voix et les opportunistes, la minorité. En fait, il s'était définitivement formé deux partis. Le parti révolutionnaire dirigé par Lénine fut baptisé bolchévik (du mot russe *bolchinstvo*, majorité) et celui des opportunistes et des conciliateurs reçut le nom de menchévik (du mot russe *menchinstvo*, minorité).

Le principal bilan du IIe Congrès du P.O.S.D.R. fut donc la création de fait, en Russie, d'un parti révolutionnaire marxiste, parti de type nouveau, celui des bolchéviks. Ce congrès marqua un tournant dans le mouvement ouvrier en Russie et dans le monde. Depuis ce temps, l'aile révolutionnaire de nombreux partis sociaux-démocrates commença à se dégager, ce qui contribua à la formation des partis communistes dans bien des pays.

Quatorze ans après sa fondation, le parti bolchévik conduisit la classe ouvrière et la paysannerie de Russie à la victoire de la révolution socialiste qui eut pour résultat la création par les travailleurs de leur gouvernement : le Conseil des commissaires du peuple avec V. Lénine à sa tête.

Après la victoire de la révolution socialiste, lorsque le parti bolchévik devint le parti au pouvoir, Lénine lui donna une arme nouvelle : le programme d'édification du socialisme. Il avança et argumenta la thèse du rôle dirigeant du parti communiste dans la dictature du prolétariat, dans l'édification du socialisme et du communisme. Après avoir assuré la victoire complète et définitive du socialisme, les travailleurs de l'Union Soviétique, conduits par le parti de Lénine, ont abordé l'édification de la société communiste, fait qui s'est reflété dans le troisième programme du P.C.U.S., adopté par le

XXII[e] Congrès du Parti communiste de l'Union Soviétique, en 1961.

En accord avec les partis communistes et ouvriers frères, le P.C.U.S., fondé et formé par Lénine, développe sans cesse ses idées sur *l'édification* du socialisme et du communisme et sur le parti, cette force qui dirige et oriente l'action engagée pour accomplir cette œuvre gigantesque.

* * *

La théorie léniniste du parti est un ensemble uni de principes théoriques, politiques et organisationnels qui déterminent son développement en tant que parti d'action révolutionnaire, en tant que force dirigeante dans l'édification du socialisme et du communisme. L'une des lois essentielles de l'action du parti de Lénine est sa fidélité à la théorie révolutionnaire du marxisme-léninisme. « Sans théorie révolutionnaire, écrivait Lénine, pas de mouvement révolutionnaire... *Seul un parti guidé par une théorie d'avant-garde est capable de remplir le rôle de combattant d'avant-garde* *. »

Idéologie révolutionnaire de la classe ouvrière, la théorie marxiste-léniniste est née et se développe dans un contexte de lutte serrée et impitoyable contre l'idéologie bourgeoise. Caractérisant les trois formes essentielles de lutte du prolétariat pour son émancipation : économique, politique et idéologique, Lénine insista sur le fait que la lutte idéologique serait la plus longue et la plus difficile de toutes les luttes jamais livrées à la bourgeoisie. Le prolétariat peut gagner cette bataille d'idées à condition de rester invariablement fidèle à la théorie marxiste-léniniste, de dénoncer avec toute la vigueur

---

* V. Lénine. Œuvres, t. 5, pp. 376-377.

nécessaire les moindres manifestations d'idéologie bourgeoise au sein du mouvement ouvrier.

Dès 1902, Lénine écrivait dans son ouvrage *Que faire ?* : « . . . Le problème se pose *uniquement ainsi :* idéologie bourgeoise ou idéologie socialiste. Il n'y a pas de milieu. . . C'est pourquoi *tout* rapetissement de l'idéologie socialiste, *tout éloignement* vis-à-vis de cette dernière implique un renforcement de l'idéologie bourgeoise *. » C'est la raison pour laquelle la lutte énergique de tous les communistes pour sauvegarder la pureté de la théorie marxiste-léniniste, pour dénoncer toutes les tentatives de déformation de celle-ci par les idéologues bourgeois et leurs alliés révisionnistes, sectaires et dogmatiques, a toujours revêtu et revête encore une si grande importance. Dans cette lutte, soulignait Lénine, le marxisme a grandi et s'est renforcé « parce qu'il n'a pas dissimulé les divergences ni joué les diplomates ** . . . » C'est sa fidélité à la théorie marxiste-léniniste qui a fait du parti bolchévik le dirigeant de la Révolution d'Octobre et qui l'a placé à l'avant-garde des bâtisseurs du socialisme et du communisme.

Dans toutes leurs activités, le P.C.U.S. et les autres partis frères ont toujours attaché et attachent une importance capitale à la théorie révolutionnaire, qu'ils développent de manière créatrice en fonction des changements survenus dans le contexte historique. C'est bien ce qui distingue profondément le parti de type nouveau des partis sociaux-démocrates.

Mais le parti ne saurait se contenter de sa seule unité idéologique. On doit à Lénine une élaboration poussée de ses principes d'organisation, des normes

---

* V. Lénine. Œuvres, t. 5, p. 391.
** V. Lénine. Œuvres, t. 15, p. 422.

de sa vie intérieure et des principes de sa direction. Le parti ne pourra, en effet, remplir son rôle d'avant-garde s'il ne devenait pas un bataillon de choc parfaitement organisé de la classe ouvrière. Afin d'assurer le succès de sa mission historique mondiale, disait Lénine, le parti doit renforcer son unité idéologique par l'unité d'organisation.

Elaborant les principes d'organisation du parti de type nouveau, Lénine écrit que « le Parti doit savoir établir des rapports d'organisation *assurant un certain niveau* de conscience et élevant systématiquement ce niveau * ». La force du parti marxiste n'est pas seulement dans son unité idéologique, mais aussi dans l'unité d'action pratique de tous ses membres qui s'obtient grâce à une haute organisation.

Le prolétariat n'a pas une composition homogène : ses membres possèdent des niveaux de conscience très divers. Le parti en tant que détachement d'avant-garde de la classe ouvrière ne peut qu'en admettre dans ses rangs les éléments les plus conscients. « Nous sommes le Parti d'une classe, écrivait Lénine, et c'est pourquoi *presque toute cette classe...* doit agir sous la direction de notre Parti, doit serrer les rangs le plus possible autour de lui. Mais ce serait du manilovisme ** et du « suivisme » que de penser qu'un jour, sous le capitalisme, toute la classe ou presque sera en état de s'élever au point d'acquérir le degré de conscience et d'activité de son détachement d'avant-garde, de son Parti social-démocrate ***. »

Le parti est le détachement organisé de la classe ouvrière. Il ne peut jouer son rôle d'avant-garde du

---

* V. Lénine. Œuvres, t. 7, p. 287.

** Manilovisme, du nom de Manilov, personnage des *Ames mortes* de Gogol, type de philistin sans principes, doucereux, à l'esprit chimérique.

*** V. Lénine. Œuvres, t. 7, pp. 271-272.

prolétariat qu'à condition d'être soudé par une unité de volonté, une unité d'action et une discipline rigoureuse.

Le parti est la forme supérieure d'organisation de classe du prolétariat. Armé de la connaissance des lois du développement social, il a un programme clair et une tactique souple. Cela permet au parti de diriger toutes les autres organisations du prolétariat et de la grande masse des travailleurs. Les liens indissolubles qui existent entre le parti et le peuple sont une des sources dans lesquelles le parti puise sa force.

Dans toute son activité, le parti se conforme strictement aux normes léninistes de sa vie interne dont les principales sont : le respect rigoureux par tous ses membres sans exception des exigences présentées par ses Statuts, de la discipline du parti, unique pour tous ; la mise en pratique systématique des principes du centralisme démocratique et de la démocratie au sein du parti ; le respect rigoureux du principe de la direction collective.

Le principe léniniste du centralisme démocratique est un des principes essentiels de l'organisation du parti de type nouveau. Ce qui caractérise le plus ce centralisme, c'est son caractère démocratique, parce que les membres du parti qui élisent leurs organismes dirigeants les contrôlent, leur donnent l'orientation à suivre dans leur travail, participent activement à la vie du parti, à la discussion et au règlement de tous les problèmes qui se posent à lui. La combinaison étroite du centralisme et de la démocratie fait du parti une collectivité créatrice dans laquelle l'activité de chaque organisation et de tous les membres est orientée dans un but déterminé. L'essence du centralisme démocratique réside, avant tout, dans le fait que la direction de toutes les organisations du parti s'effectue depuis un centre

unique. Lénine liait étroitement la centralisation dans le parti au principe de la discipline du parti. « Refuser de se soumettre à la direction des organismes centraux, écrivait-il, c'est refuser d'être membre du Parti, c'est détruire le Parti *. »

Le parti communiste représente une unité incompatible avec l'existence de fractions et de groupements. La direction collégiale est le principe suprême de la direction du parti. Elle suppose la responsabilité personnelle, individuelle, de chacun pour l'exécution des décisions prises collectivement.

La démocratie intérieure trouve son expressio dans la critique et l'autocritique. Lénine a démor tré que, pour un parti de type nouveau, la critiqu et l'autocritique sont des armes permanentes dar l'arsenal des lois de la vie du parti, dans la mesu où elles contribuent à apprendre aux communist à surmonter les difficultés et à éliminer les insuffisances.

C'est par l'intermédiaire des Soviets, des syndicats, des coopératives, des organisations de la jeunesse et des institutions culturelles que le parti dirige la société. Dans son rapport à la session du Soviet Suprême de l'U.R.S.S., prononcé le 4 octobre 1977 et consacré au projet de nouvelle Constitution, Léonide Brejnev, Secrétaire général du Comité central du P.C.U.S., notait : « Au VIII[e] Congrès (1919 — *N.R.*) que présida Lénine, notre parti, devenu le parti au pouvoir, déclara fermement qu'il exécutait ses décisions « par le truchement des organes soviétiques, *dans le cadre de la Constitution soviétique* » ; qu'en dirigeant l'activité des Soviets, il ne se substituait pas à eux, qu'il faisait la distinction entre les fonctions des organismes du parti et celles des organes d'Etat. Ce principe léniniste

* V. Lénine. Œuvres, t. 7, p. 381.

est fixé dans les Statuts du P.C.U.S., il est souligné de nouveau dans les décisions des derniers congrès du parti. » Ce principe est consacré par la nouvelle Constitution de l'U.R.S.S. (article 6) adoptée le 7 octobre 1977, après avoir été soumise à la discussion et l'approbation de tout le peuple.

La théorie léniniste du parti souligne le rôle dirigeant de ce dernier dans le mouvement ouvrier à toutes ses étapes, sa fidélité à la théorie du marxisme-léninisme, son intransigeance envers toutes les manifestations de révisionnisme et d'opportunisme de droite et de « gauche ». Ce n'est pas un hasard s'il se trouve des révisionnistes qui voudraient « corriger » la théorie léniniste du parti en rejetant la thèse de l'augmentation du rôle dirigeant du parti une fois le pouvoir politique conquis par les travailleurs. (Ils affirment qu'une fois le pouvoir conquis, le parti doit rester l'une des « forces socialistes », au même titre que les syndicats, les organisations des jeunes et autres.)

De tous temps, les révisionnistes se sont efforcés de liquider le parti de la classe ouvrière, de tous temps ils ont été les complices de la bourgeoisie. C'est pourquoi leur propagande « liquidatrice » trouve aujourd'hui encore l'appui total des idéologues de l'impérialisme qui comprennent parfaitement que la renonciation des partis marxistes-léninistes à leur rôle dirigeant impliquerait la suppression de ces partis et une menace pour les réalisations du socialisme.

L'expérience historique du P.C.U.S. et des autres partis marxistes-léninistes réfute les mensonges des falsificateurs, car elle témoigne de la profonde justesse de la loi découverte par Lénine, selon laquelle, après la victoire de la dictature du prolétariat, le rôle dirigeant du parti prolétarien augmente au

cours de l'édification du socialisme et du communisme.

En tant que parti de la classe ouvrière, le parti marxiste-léniniste de type nouveau a un caractère international, car il est une des composantes du mouvement communiste mondial. « Le capital est une force internationale, écrivait Lénine. Il faut, pour la vaincre, l'union internationale, la fraternité internationale des ouvriers... Nous sommes internationalistes *. »

Lénine fit du parti bolchévik le parti de l'internationalisme prolétarien, réunissant les meilleurs représentants des travailleurs de tous les peuples et ethnies de notre pays. Lénine enseignait que l'internationalisme véritable implique de travailler, jusqu'au renoncement de soi-même, au développement du mouvement et de la lutte révolutionnaires dans son propre pays et de soutenir idéologiquement, moralement et matériellement cette lutte dans tous les pays. Se conformant aux préceptes de Lénine, les partis marxistes-léninistes élaborent leur ligne politique en respectant le principe de l'unité des tâches nationales et internationales qui leur incombent.

Etre fidèle à l'internationalisme prolétarien constitue un gage de succès pour la cause révolutionnaire dans chaque pays et au niveau international. La théorie léniniste du parti de type nouveau est, entre les mains des communistes de tous les pays, une puissante arme qui permet à la classe ouvrière d'accomplir sa mission historique de transformation révolutionnaire du monde.

Coopérant avec les autres partis frères, le P.C.U.S. défend et enrichit constamment la doctrine léniniste sur le parti. Par ailleurs, a souligné Léonide

* V. Lénine. Œuvres, t. 30, pp. 302-303.

Brejnev, le P.C.U.S. « s'est toujours considéré comme une partie intégrante, comme un des détachements du mouvement communiste et ouvrier international * ».

Les XXIV^e^ et XXV^e^ Congrès du P.C.U.S. ont apporté leur contribution à l'enrichissement de l'enseignement marxiste-léniniste sur le parti. Tous les problèmes fondamentaux contemporains de l'édification du parti ont été mis en lumière dans les documents de ces congrès.

Mettant au point les plans de l'édification communiste, le P.C.U.S. envisage leur succès comme une contribution à l'essor de tout le processus révolutionnaire mondial, à la lutte de la classe ouvrière internationale et de ses alliés, de toutes les forces progressistes de la planète pour la paix, la démocratie, la libération nationale et sociale.

Notant avec satisfaction que le XXV^e^ Congrès du P.C.U.S. s'est déroulé dans une atmosphère active et créatrice, L. Brejnev, dans son discours de clôture au congrès, a déclaré, notamment : « Les propos relatifs à l'internationalisme prolétarien, à l'amitié des peuples et à la lutte pour la paix ont été unanimes et tenus d'une voix forte. C'est notre politique et nous ne nous en départirons pas **. »

Ce recueil comprend des extraits d'œuvres de Lénine où il est question de la création du parti de type nouveau, de ses principes idéologiques et de sa structure, de ces tâches avant la conquête du pouvoir par le prolétariat et après la révolution socialiste. Les documents sont classés par ordre chronologique. Des notes et un bref index des noms sont donnés à la suite des textes de Lénine.

---

* *Le XXIII^e^ Congrès du P.C.U.S.*, Editions de l'Agence de presse Novosti, Moscou 1966, p. 479.

** *Documents et résolutions. XXV^e^ Congrès du P.C.U.S.*, Editions de l'Agence de presse Novosti, Moscou 1976, p. 113.

V. LÉNINE. SUR LE PARTI PROLÉTARIEN DE TYPE NOUVEAU

CE QUE SONT LES « AMIS DU PEUPLE » ET COMMENT ILS LUTTENT CONTRE LES SOCIAL-DÉMOCRATES

(RÉPONSE AUX ARTICLES PARUS DANS LA REVUE *ROUSSKOIÉ BOGATSTVO* ET DIRIGÉS CONTRE LES MARXISTES) [1]

(Extraits)

...Les intellectuels socialistes ne pourront compter sur un travail fécond que lorsqu'ils en auront fini avec leurs illusions et commenceront à chercher un appui, non pas dans un développement de la Russie qu'ils appellent de leurs vœux, mais dans son développement réel, non pas dans les rapports économiques et sociaux possibles, mais dans les rapports réels. Dès lors, leur travail *THÉORIQUE* devra s'orienter vers *l'étude concrète de toutes les formes de l'antagonisme économique en Russie, vers l'étude de leurs rapports et de leur développement logique ;* il devra *porter au grand jour cet antagonisme partout où il est dissimulé par l'histoire politique, par les normes et les règles du droit, par les préjugés théoriques établis.* Il devra *dresser un tableau d'ensemble de notre réalité en tant que système déterminé de rapports de production, montrer la nécessité de l'exploitation et de l'expropriation des travailleurs avec ce système, en indiquer l'issue que suggère le développement économique.*

Cette théorie, fondée sur une étude détaillée et approfondie de l'histoire et de la réalité russes, doit

fournir la réponse aux aspirations du prolétariat... Si grand que soit encore l'effort à fournir pour élaborer cette théorie, ce qui nous garantit cependant que les socialistes s'acquitteront de cette tâche, c'est la diffusion parmi eux du matérialisme, la seule méthode scientifique exigeant que tout programme exprime exactement le processus réel ; c'est aussi le succès de la social-démocratie qui a adopté ces idées, succès qui a tellement mis en émoi nos libéraux et nos démocrates que leurs volumineuses revues, selon la remarque d'un marxiste, ont cessé d'être ennuyeuses.

En soulignant ainsi la nécessité, l'importance et s vastes perspectives du travail théorique des soal-démocrates, je ne veux pas dire qu'il doive pasr avant le travail *PRATIQUE* *, et encore moins ıe l'on doive abandonner celui-ci jusqu'à ce que cei-là soit achevé. Seuls pourraient tirer cette conusion les fervents de la « méthode subjective en so-ologie » ou adeptes du socialisme utopique. Certes, si l'on pense que la tâche des socialistes consiste à chercher « d'autres voies (que les voies réelles) de développement » du pays, il est tout naturel que le travail pratique ne devienne possible que lorsque des philosophes de génie auront découvert et indiqué ces « autres voies » ; et inversement, ces voies étant découvertes et indiquées, le travail théorique prend fin : alors commence le travail de ceux qui doivent diriger la « patrie » dans cette « autre voie » « nouvellement découverte ». Il en va tout autrement quand

---

* Au contraire. Le travail pratique de propagande et d'agitation passe nécessairement toujours avant, en premier lieu, parce que le travail théorique ne fournit la réponse qu'aux questions posées par le travail pratique. En second lieu, les social-démocrates sont trop souvent obligés de se borner au seul travail théorique en vertu de raisons indépendantes de leur volonté, pour ne pas apprécier hautement chaque instant où le travail pratique est possible.

la tâche des socialistes est d'être les dirigeants idéologiques du prolétariat dans sa lutte réelle contre les ennemis réels, véritables, dressés sur la voie *réelle* d'un développement social et économique donné. En ce cas, le travail théorique et le travail pratique ne font plus qu'un selon la formule si juste de Liebknecht, vétéran de la social-démocratie allemande :

Studieren, Propagandieren, Organisieren *.

...L'activité politique des social-démocrates consiste à aider au développement et à l'organisation du mouvement ouvrier en Russie, à sa transformation, de tentatives isolées de protestation, de « révoltes » et de grèves – tentatives dépourvues de toute idée directrice, en une lutte cohérente de *TOUTE LA CLASSE* ouvrière russe contre le régime bourgeois, lutte tendant à exproprier les expropriateurs, à détruire le régime social fondé sur l'oppression du travailleur.

...C'est sur la classe ouvrière que les social-démocrates font porter toute leur attention et vers elle qu'ils orientent toute leur activité. Lorsque les représentants avancés de cette classe auront assimilé les idées du socialisme scientifique, l'idée du rôle historique de l'ouvrier russe ; lorsque ces idées seront largement diffusées et que, parmi les ouvriers, des organisations solides seront fondées, susceptibles de transformer l'actuelle guerre économique, menée en ordre dispersé par les ouvriers, en une lutte de classe consciente, alors l'*OUVRIER* russe, prenant la tête de tous les éléments démocratiques, abattra l'absolutisme et conduira le *PROLÉTARIAT RUSSE* (aux côtés du prolétariat de *TOUS LES PAYS*), *par la*

---

* Etude, propagande, organisation. *(N.R.)*

voie directe d'une lutte politique déclarée, vers la VICTOIRE DE LA RÉVOLUTION COMMUNISTE.

Printemps-été 1894

Œuvres, t. 1, pp. 321-325

LES TÂCHES DES SOCIAL-DÉMOCRATES RUSSES [2]

(Extraits)

...Les social-démocrates russes n'ont jamais perdu de vue nos conditions politiques, ni rêvé à la possibilité de créer en Russie un parti ouvrier légal ; ...ils n'ont jamais séparé la lutte pour le socialisme de la lutte pour la liberté politique. Par contre, ils ont toujours pensé, et ils continuent de penser, que cette lutte doit être menée non par des conspirateurs, mais par un parti révolutionnaire s'appuyant sur le mouvement ouvrier. Ils pensent que la lutte contre l'absolutisme ne doit pas consister à fomenter des complots, mais à éduquer, à discipliner et à organiser le prolétariat, à faire de l'agitation politique parmi les ouvriers afin de flétrir toute manifestation d'absolutisme, de clouer au pilori tous les champions du gouvernement policier et d'obliger ce dernier à des concessions. N'est-ce pas là justement l'activité de l'« Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière » [3] à Saint-Pétersbourg ? Cette organisation « n'est-elle pas, précisément, l'embryon d'un parti révolutionnaire s'appuyant sur le mouvement ouvrier, dirigeant la lutte de classe du prolétariat, la lutte contre le capital et contre le gouvernement absolutiste, sans organiser de complots d'aucune sorte, et puisant sa force précisément dans la *fusion* de la lutte socialiste et de la lutte démocratique en une lutte de classe, une et indivisible,

du prolétariat de Saint-Pétersbourg ? L'activité de l'« Union », malgré sa brièveté, n'a-t-elle pas déjà prouvé que le prolétariat, guidé par la social-démocratie, constitue une grande force politique, avec laquelle le gouvernement est dès à présent obligé de compter et à laquelle il s'empresse de faire des concessions ? La hâte qu'on a mise à promulguer la loi du 2 juin 1897 [4], ainsi que le contenu même de cette loi, montre nettement qu'elle est une concession arrachée par le prolétariat, une position conquise sur l'ennemi du peuple russe. Concession minime, position très insignifiante ; c'est qu'aussi l'organisation de la classe ouvrière qui a pu imposer cette concession ne se distingue ni par son ampleur, ni par sa solidité, ni par son ancienneté, ni par la richesse de son expérience ou de ses ressources : l'« Union de lutte » n'a été fondée, on le sait, qu'en 1895-1896, et ses appels aux ouvriers étaient de simples tracts polycopiés ou lithographiés. Peut-on nier qu'une organisation analogue, qui unirait au moins les plus grands centres du mouvement ouvrier de Russie (les régions de Saint-Pétersbourg et de Moscou-Vladimir, le Midi et les principales villes comme Odessa, Kiev, Saratov, etc.), qui disposerait d'un organe révolutionnaire et jouirait parmi les ouvriers russes d'une autorité égale à celle dont jouit l'« Union de lutte » parmi les ouvriers de Saint-Pétersbourg, — peut-on nier qu'une telle organisation serait un très puissant facteur politique dans la Russie actuelle, un facteur avec lequel le gouvernement ne pourrait pas ne pas compter, dans toute sa politique intérieure et extérieure ? . . . Lorsque l'armée du prolétariat combattra avec fermeté, sous la direction d'une forte organisation social-démocrate, pour son émancipation économique et politique, elle indiquera elle-même aux généraux les procédés et les moyens d'action à employer. Alors, mais

alors seulement, il pourra être question de porter le coup décisif à l'absolutisme ; car cela dépend précisément de l'état du mouvement ouvrier, de son ampleur, des modalités de lutte élaborées par le mouvement, des particularités de l'organisation révolutionnaire qui dirige le mouvement, de l'attitude des autres éléments sociaux envers le prolétariat et l'absolutisme, des conditions politiques extérieures et intérieures, – en un mot, de mille conditions qu'il est impossible et inutile de chercher à deviner à l'avance...

...Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire ; et il n'est guère besoin *aujourd'hui* de démontrer cette vérité...

..Donc, à l'ouvrage, camarades ! Ne perdons pas temps précieux ! Les social-démocrates russes ont ournir un immense effort pour satisfaire aux be-ns du prolétariat qui s'éveille, pour organiser le uvement ouvrier, pour renforcer les groupes révo-onnaires et leur liaison réciproque, pour pourvoir es ouvriers d'une littérature de propagande et d'agitation, pour rassembler les cercles ouvriers et les groupes social-démocrates, dispersés à travers toute la Russie, en un même *parti ouvrier social-démocrate !*

Fin 1897

Œuvres, t. 2, pp. 347-350, 354

PROTESTATION DES SOCIAL-DÉMOCRATES DE RUSSIE [5]

(Extrait)

La conviction que la lutte de classe doit nécessairement fusionner en un seul tout la lutte politique et la lutte économique s'est profondément an-

crée dans la social-démocratie internationale. Par ailleurs, l'expérience historique atteste irréfutablement que l'absence de liberté ou la restriction des droits politiques du prolétariat aboutit toujours à la nécessité de placer la lutte politique au premier plan.

1899

Œuvres, t. 4. p. 181

NOTRE PROGRAMME

(Extraits)

Nous nous plaçons entièrement sur le terrain de la théorie de Marx : elle a été la première à faire du socialisme, d'utopie qu'il était, une science, à en poser les fondements inébranlables, à tracer le chemin à suivre en la développant plus avant et en l'élaborant dans tous ses détails. Elle a mis à nu la nature de l'économie capitaliste moderne en expliquant comment le salariat, l'achat de la force de travail, dissimule l'asservissement de millions de non-possédants par une poignée de capitalistes, de propriétaires de terres, de fabriques, de mines, etc. Elle a montré comment toute l'évolution du capitalisme moderne tend à évincer la petite production par la grande et crée les conditions qui rendent possible et nécessaire l'organisation socialiste de la société. Elle nous a appris à discerner, derrière le voile des coutumes enracinées, des intrigues politiques, des lois subtiles et des doctrines astucieuses, la *lutte des classes*, la lutte qui oppose les diverses classes possédantes à la masse des non-possédants, au *prolétariat*, qui est à la tête de tous les non-possédants. Elle a élucidé la véritable tâche d'un parti socialiste révolutionnaire, qui n'est pas d'inventer des plans de

réorganisation de la société, ou de prêcher aux capitalistes et à leurs valets l'amélioration du sort des ouvriers, ou de tramer des complots, *mais d'organiser la lutte de classe du prolétariat et de diriger cette lutte dont le but final est la conquête du pouvoir politique par le prolétariat et l'organisation de la société socialiste...*

Nous ne tenons nullement la doctrine de Marx pour quelque chose d'achevé et d'intangible ; au contraire, nous sommes persuadés qu'elle a seulement posé les pierres angulaires de la science que les socialistes *doivent* faire progresser dans toutes les directions s'ils ne veulent pas retarder sur la vie. Nous pensons que les socialistes russes surtout doivent absolument développer *par eux-mêmes* la théorie de Marx, car celle-ci n'indique que des principes *directeurs* généraux, qui s'appliquent dans chaque *cas particulier*, à l'Angleterre autrement qu'à la France, à la France autrement qu'à l'Allemagne, à l'Allemagne autrement qu'à la Russie...

...Toute lutte économique se transforme nécessairement en une lutte politique, et la social-démocratie doit lier indissolublement l'une et l'autre dans *une lutte de classe unique du prolétariat.* Le but premier et principal doit en être la conquête des droits politiques, *la conquête de la liberté politique.*

Octobre 1899

Œuvres, t. 4, pp. 216-218, 219

NOTRE TÂCHE IMMÉDIATE

(Extraits)

C'est seulement lorsque chaque ouvrier a conscience d'être membre de la classe ouvrière dans son ensemble, lorsqu'il considère qu'en luttant quotidien-

nement pour des revendications partielles, contre tels patrons et tels fonctionnaires, il se bat contre toute la bourgeoisie et tout le gouvernement, c'est alors seulement que son action devient une lutte de classe. « Toute lutte de classe est une lutte politique. » On aurait tort de comprendre ces paroles célèbres de Marx en ce sens que toute action des ouvriers contre les patrons *est toujours* une lutte politique. Il faut les comprendre ainsi : la lutte des ouvriers contre les capitalistes *devient* nécessairement une action politique *dans la mesure* où elle devient une lutte *de classe.* La social-démocratie se propose précisément, en organisant les ouvriers, de *transformer* par la propagande et l'agitation leur lutte spontanée contre les oppresseurs en une lutte de toute la classe, en la lutte d'un *parti* politique déterminé pour des idéals politiques et socialistes déterminés . . .

La social-démocratie russe a beaucoup fait pour la critique des vieilles théories révolutionnaires et socialistes ; elle ne s'en est pas tenue à la seule critique et à la théorie pure ; elle a démontré que son programme n'était pas suspendu dans le vide, mais qu'il allait au-devant du vaste mouvement spontané des milieux populaires, et notamment du prolétariat industriel. Il lui reste maintenant à accomplir le pas suivant, particulièrement difficile, mais en revanche particulièrement important : mettre sur pied une organisation de ce mouvement qui soit adaptée à nos conditions. La social-démocratie n'est pas simplement au service du mouvement ouvrier : elle est « *la fusion du socialisme et du mouvement ouvrier* » (pour employer la définition de K. Kautsky qui reprend les idées fondamentales du *Manifeste communiste*) ; sa tâche est d'introduire dans le mouvement ouvrier spontané des idéals socialistes bien définis, de le lier aux convictions socialistes qui doivent être au niveau de la science moderne, de le lier à une

lutte politique systématique pour la démocratie en tant que moyen de réaliser le socialisme ; en un mot, de faire fusionner en un tout indissoluble ce mouvement spontané avec l'activité du *parti révolutionnaire.*

... Nous devons à cette fin nous assigner pour objectif immédiat *la mise sur pied d'un organe du Parti, paraissant régulièrement et étroitement lié à tous les groupes locaux.* Nous pensons que l'activité des social-démocrates *dans son ensemble* doit être orientée dans ce sens pendant toute la période à venir. Sans un tel organe, le travail des organisations locales restera étroitement « artisanal ». La création du Parti, – s'il n'est pas représenté convenablement par un organe déterminé – demeurera dans une grande mesure lettre morte. Une lutte économique qui n'est pas unifiée par un organe central ne peut devenir la lutte *de classe* de l'ensemble du prolétariat russe. Il est impossible de mener la lutte politique si le Parti tout entier ne peut pas se prononcer sur toutes les questions politiques et guider les diverses manifestations de la lutte. On ne saurait organiser les forces révolutionnaires, les discipliner et développer la technique de l'action révolutionnaire que si toutes ces questions sont discutées dans un organe central, si l'on élabore collectivement certaines *formes et règles d'organisation du travail,* si la *responsabilité* de chaque membre du Parti devant le Parti tout entier est établie par l'intermédiaire d'un organe central.

En affirmant la nécessité de concentrer *toutes* les forces du Parti – publicistes, organisateurs, ressources matérielles, etc. – en vue de créer et de diriger convenablement l'organe de l'ensemble du Parti, nous ne songeons nullement à reléguer au second plan les autres formes d'activité, comme l'agitation locale,

les manifestations, le boycottage, la chasse aux mouchards, les campagnes contre tels ou tels représentants de la bourgeoisie et du gouvernement, les grèves démonstratives, etc., etc. Au contraire, nous sommes convaincus que toutes ces formes d'activité constituent le *fondement* de l'activité du Parti ; mais si elles *ne sont pas* unifiées par l'organe du Parti tout entier, toutes ces formes de la lutte révolutionnaire *perdent les neuf dixièmes de leur portée*, ne contribuent pas à acquérir l'expérience générale du Parti, à créer des traditions et une continuité d'action dans le Parti. Loin de faire concurrence à cette activité, l'organe du Parti aidera puissamment à la généraliser, à la renforcer, à la systématiser.

Octobre 1899

Œuvres, t. 4, pp. 221-225

PROJET DE PROGRAMME POUR NOTRE PARTI

(Extrait)

Certes, l'élaboration d'un programme général du Parti ne doit nullement marquer la fin de toute polémique ; mais elle fixera cependant les conceptions fondamentales sur le caractère, les objectifs et les tâches de notre mouvement, conceptions qui doivent servir de drapeau à un parti militant, gardant sa cohésion et son unité malgré des divergences de détail existant parmi ses membres sur les questions de détail.

1899

Œuvres, t. 4, p. 237

LES OBJECTIFS IMMÉDIATS DE NOTRE MOUVEMENT

(Extraits)

La social-démocratie est la fusion du mouvement ouvrier et du socialisme ; son rôle n'est pas de servir passivement le mouvement ouvrier à chacun de ses stades, mais de représenter les intérêts de l'ensemble du mouvement, de lui indiquer son but final et ses objectifs politiques, de sauvegarder son indépendance politique et idéologique. Coupé de la social-démocratie, le mouvement ouvrier dégénère et s'embourgeoise inévitablement : en se cantonnant dans la lutte économique, la classe ouvrière perd son indépendance politique, se traîne à la remorque d'autres partis, trahit la grande devise : *L'émancipation de la classe ouvrière doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.* [6] Tous les pays ont connu une période où le mouvement ouvrier et le socialisme vivaient séparés l'un de l'autre et suivaient chacun son chemin, et dans tous les pays cette séparation a causé la faiblesse du socialisme et du mouvement ouvrier ; dans tous les pays, seule la fusion du socialisme et du mouvement ouvrier a assigné une base solide à l'un et à l'autre. Mais dans chaque pays cette fusion a été un produit de l'histoire, s'est opérée par des voies originales, selon les circonstances de temps et de lieu. « Organisez-vous ! » répètent sur tous les tons aux ouvriers la *Rabotchaïa Mysl* [7] et tous les partisans de l'orientation « économique ». Nous aussi, évidemment, nous nous joignons entièrement à cet appel, mais nous ne manquerons pas d'ajouter : organisez-vous non seulement en sociétés de secours mutuel, en caisses de grève et en cercles ouvriers, mais aussi en un parti politique, organisez-vous pour la lutte résolue contre le gouverne-

ment autocratique et contre toute la société capitaliste. Sans cette organisation, le prolétariat est incapable de s'élever à une lutte de classe consciente ; sans cette organisation, le mouvement ouvrier est condamné à l'impuissance, et, avec simplement des caisses, des cercles et des sociétés de secours mutuel, la classe ouvrière ne remplira jamais la grande mission historique qui lui incombe et qui est de s'affranchir elle-même et d'affranchir tout le peuple russe de son esclavage politique et économique. Aucune classe dans l'histoire n'est parvenue à la domination sans avoir trouvé dans son sein des chefs politiques, des représentants d'avant-garde capables d'organiser le mouvement et de le diriger. Et la classe ouvrière russe s'est déjà montrée capable de promouvoir de tels hommes : l'ampleur que sa lutte a prise durant ces cinq ou six dernières années a montré combien elle recèle de forces révolutionnaires, combien la répression gouvernementale la plus acharnée, loin de le diminuer, augmente le nombre des ouvriers qui aspirent au socialisme, à la conscience politique et à la lutte politique. Le congrès de nos camarades, en 1898 [8], a bien posé la question, il n'a pas répété les paroles d'autrui, il n'a pas exprimé un simple engouement d'« intellectuels ». . . Et nous devons nous attacher résolument à l'accomplissement de ces tâches en mettant à l'ordre du jour la question du programme, de l'organisation et de la tactique du Parti. . . Enfin, en ce qui concerne la tactique, nous nous contenterons de ceci : la social-démocratie ne se lie pas les mains, ne borne pas son activité à un plan préconçu ou à un procédé de lutte politique préétabli ; elle admet tous les moyens de lutte, pourvu qu'ils correspondent aux forces disponibles du Parti et permettent d'obtenir le maximum de résultats dans des conditions données. Si le Parti est fort et organisé, une grève iso-

lée peut se transformer en manifestation politique, en victoire politique sur le gouvernement. Si le Parti est fort et organisé, une insurrection locale peut prendre les proportions d'une révolution victorieuse. Rappelons-nous que la lutte contre le gouvernement pour des revendications partielles, que le fait d'arracher telle ou telle concession ne sont que des escarmouches avec l'ennemi, des engagements d'avant-postes, et que le combat décisif est encore à venir. Devant nous se dresse dans toute sa puissance la forteresse ennemie, d'où part une grêle de boulets et de balles qui emportent nos meilleurs soldats. Nous devons prendre cette forteresse, et nous la prendrons, si nous unissons toutes les forces du prolétariat qui s'éveille et toutes les forces des révolutionnaires russes en un seul parti, qui attirera à lui tout ce que la Russie compte de vivant et d'honnête.

Octobre-novembre 1900

Œuvres, t. 4, pp. 383-386

QUE FAIRE?

LES QUESTIONS BRÛLANTES DE NOTRE MOUVEMENT[9]

> « ...La lutte de parti donne des forces et de la vitalité au parti, la meilleure preuve de faiblesse d'un parti, c'est sa position diffuse et l'effacement des frontières nettement tracées ; le Parti se renforce en s'épurant... » *(Extrait d'une lettre de Lassalle à Marx,* 24 juin 1852)

(Extraits)

Petit groupe compact, nous suivons une voie escarpée et difficile, nous tenant fortement par la main. De toutes parts nous sommes entourés d'ennemis, et il nous faut marcher presque constamment sous leur

feu. Nous nous sommes unis en vertu d'une décision librement consentie, précisément afin de combattre l'ennemi et de ne pas donner dans le marais d'à côté, dont les hôtes, dès le début, nous ont blâmés d'avoir formé un groupe à part et préféré la voie de la lutte à la voie de la conciliation...

... J'affirme : 1° qu'il ne saurait y avoir de mouvement révolutionnaire solide sans une organisation de dirigeants stable et qui assure la continuité du travail ; 2° que plus nombreuse est la masse entraînée spontanément dans la lutte, formant la base du mouvement et y participant, et plus impérieuse est la nécessité d'avoir une telle organisation, plus cette organisation doit être solide (sinon il sera plus facile aux démagogues d'entraîner les couches incultes de la masse) ; 3° qu'une telle organisation doit se composer principalement d'hommes ayant pour profession l'activité révolutionnaire ; 4° que, dans un pays autocratique, plus nous *restreindrons* l'effectif de cette organisation au point de n'y accepter que des révolutionnaires de profession ayant fait l'apprentissage dans l'art d'affronter la police politique, plus il sera difficile de « repérer » une telle organisation et 5° d'autant *plus nombreux* seront les ouvriers et les éléments des autres classes sociales qui pourront participer au mouvement et y militer d'une façon active...

L'histoire de la social-démocratie russe se divise nettement en trois périodes.

La première embrasse une dizaine d'années, à peu près de 1884 à 1894. Période de naissance et de consolidation de la théorie et du programme de la social-démocratie. Les partisans de la nouvelle orientation en Russie se chiffraient par unités. La social-démocratie existait sans le mouvement ouvrier, elle traversait comme parti politique une période de gestation.

La deuxième période s'étend sur trois ou quatre années, de 1894 à 1898. La social-démocratie vient au monde comme mouvement social, comme essor des masses populaires, comme parti politique. C'est la période d'enfance et d'adolescence. Avec la rapidité d'une épidémie, l'engouement général pour la lutte contre le populisme se propage parmi les intellectuels qui vont aux ouvriers, ainsi que l'engouement général des ouvriers pour les grèves. Le mouvement fait des progrès immenses. La plupart des dirigeants sont des tout jeunes gens, qui n'ont pas atteint, loin de là, « l'âge de trente-cinq ans », lequel apparaissait à Monsieur N. Mikhaïlovski comme une sorte de limite naturelle. A cause de leur jeunesse, ils se révèlent peu préparés au travail pratique et quittent la scène avec une extrême rapidité. Mais leur travail avait, la plupart du temps, une grande ampleur. Beaucoup d'entre eux avaient commencé à penser en révolutionnaires en tant que narodovoltsy [10]. Presque tous dans leur prime jeunesse avaient voué un culte aux héros de la terreur. Pour se soustraire à la séduction de cette héroïque tradition, il fallut lutter, rompre avec des gens qui voulaient à tout prix demeurer fidèles à la « Narodnaïa Volia », et que les jeunes social-démocrates tenaient en haute estime. La lutte imposait de s'instruire, de lire des œuvres illégales de toutes tendances, de s'occuper intensément des problèmes du populisme légal. Formés dans cette lutte, les social-démocrates allaient au mouvement ouvrier, sans oublier « un instant » ni la théorie marxiste qui les éclairait d'une lumière éclatante, ni l'objectif du renversement de l'autocratie. La formation d'un Parti au printemps de 1898 fut la chose la plus marquante et en même temps le *dernier* acte des social-démocrates de cette période.

La troisième période s'annonce, comme on l'a vu, en 1897 et se substitue définitivement à la deuxiè-

me période en 1898 (1898 – ?). C'est la période de dispersion, de désagrégation, de flottement... Mais seuls les dirigeants erraient chacun de son côté et rétrogradaient : le mouvement, lui, continuait de s'étendre, d'avancer à pas de géant. La lutte prolétarienne gagnait de nouvelles couches d'ouvriers et se propageait à travers la Russie, contribuant du même coup, indirectement, à ranimer l'esprit démocratique parmi les étudiants et les autres catégories de la population. Mais la conscience des dirigeants avait fléchi devant la largeur et la puissance de l'essor spontané ; parmi les social-démocrates dominait déjà une autre phase, celle des militants nourris à peu près uniquement de littérature marxiste « légale » ; celle-ci était d'autant plus insuffisante que la spontanéité des masses exigeait d'eux un plus haut degré de conscience. Les dirigeants non seulement restaient en arrière sur le plan théorique (« liberté de critique ») comme sur le plan pratique (« méthodes artisanales de travail »), mais ils s'attachaient à légitimer leur retard par toute sorte d'arguments grandiloquents. Le social-démocratisme était ravalé au niveau du trade-unionisme, aussi bien par les brentanistes [11] de la littérature légale que par les suivistes de la littérature illégale. Le programme du *Credo* [12] commençait à se réaliser, notamment lorsque le « travail-artisanal » des social-démocrates ranima les tendances révolutionnaires non social-démocrates...

Nous ignorons quand finira la troisième et commencera la quatrième période (qu'annoncent déjà, en tout cas, de nombreux présages). Du domaine de l'histoire nous passons ici dans le domaine du temps présent, et, en partie, dans celui de l'avenir. Mais nous avons la ferme conviction que la quatrième période conduira à consolider le marxisme militant ; que la social-démocratie russe sortira de la crise plus forte et plus virile ; que l'arrière-garde des opportu-

nistes sera « relevée » par l'avant-garde véritable de la classe la plus révolutionnaire.

En appelant à faire cette « relève » et résumant tout ce qui a été exposé plus haut, nous pouvons, à la question : que faire ? donner une brève réponse :

Liquider la troisième période.

Automne 1901-février 1902

Œuvres, t. 5, pp. 353, 361-362, 475-476, 531-534

L'AVENTURISME RÉVOLUTIONNAIRE

(Extrait)

La social-démocratie mettra toujours en garde contre l'aventurisme et dévoilera sans pitié les illusions qui se terminent nécessairement par une déception totale. Nous devons nous souvenir qu'un parti révolutionnaire ne mérite son nom que lorsqu'il dirige *réellement* le mouvement de la classe révolutionnaire. Nous devons nous souvenir que tout mouvement populaire prend des formes infiniment variées, en élaborant constamment de nouvelles, rejetant les anciennes, créant des variétés ou de nouvelles combinaisons des formes anciennes et nouvelles. Et notre devoir est de participer activement à ce travail d'élaboration des procédés et des moyens de lutte.

1902

Œuvres, t. 6, pp. 196-197

LETTRE À UN CAMARADE SUR NOS TÂCHES D'ORGANISATION

(Extraits)

... Le journal peut et doit assumer la direction *idéologique* du parti et développer les vérités théoriques, les principes tactiques, les idées générales d'organisation, les tâches générales de l'ensemble du parti à tel ou tel moment. Quant au dirigeant *pratique*, direct du mouvement, ce ne peut être qu'un groupe central distinct (appelons-le Comité central, si vous voulez), communiquant *personnellement* avec tous les comités, intégrant les meilleures forces révolutionnaires de tous les social-démocrates russes et ayant la direction de toutes les questions qui intéressent l'ensemble du parti, à savoir : diffusion des publications, édition des tracts, répartition des forces, distribution des tâches aux personnes et aux groupes, préparation des manifestations et de l'insurrection dans toute la Russie, etc. En raison de sa situation illégale et pour assurer la continuité du mouvement, notre parti peut et doit avoir *deux* centres dirigeants : l'O.C. (Organe central) et le C.C. (Comité central). Le premier doit assurer la direction idéologique, le second la direction immédiate et pratique. L'unité d'action et la solidarité nécessaire entre ces groupes doivent être assurées non seulement par le programme unique du parti, mais par le choix *des membres des deux groupes* (il faut que les deux groupes, l'O.C. et le C.C., soient composés de gens qui s'accordent parfaitement entre eux) et l'institution de réunions régulières et permanentes entre eux. C'est seulement ainsi, d'une part, que l'O.C. échappera aux entreprises des gendarmes russes, que sa fermeté et sa continuité seront garanties, et, d'autre part, que le C.C. sera toujours solidaire de l'O.C. dans tout ce qui est essentiel et suffisamment libre

pour *prendre* directement *en main* tout côté pratique du mouvement.

C'est pourquoi il serait souhaitable que le premier point des statuts (conformément à votre projet) n'indique pas seulement l'organe du parti reconnu pour dirigeant (ce qui est, bien sûr, une indication nécessaire), mais qu'il indique aussi que l'organisation locale considérée se donne pour tâche de travailler activement à la *création*, au soutien et au renforcement des institutions centrales sans lesquelles notre parti ne peut exister en tant que tel.

Ensuite, dans le deuxième point, vous dites du comité qu'il doit « diriger l'organisation locale » (il serait mieux, peut-être, de dire : « tout le travail local et toutes les organisations locales du parti », mais je ne m'arrêterai pas sur les détails de la formulation), et qu'il doit être composé à la fois d'ouvriers et d'intellectuels, car il est mauvais de les séparer en deux comités. C'est parfaitement et indiscutablement juste. Il ne doit y avoir qu'un seul comité du parti ouvrier social-démocrate de Russie composé de militants pleinement conscients et qui se consacrent totalement à l'activité social-démocrate. Il faut surtout tendre à ce que le plus grand nombre d'ouvriers possible deviennent des révolutionnaires pleinement conscients et professionnels et à ce qu'ils entrent au comité *. Dans le cas d'un comité *unique* et non double, la question des contacts personnels des membres du comité avec de nombreux ouvriers acquiert une importance particulière. Pour diriger tout ce qui se passe dans le milieu ouvrier, il faut avoir la possibilité d'aller partout, connaître énormément de monde, avoir ses entrées partout, etc., etc. C'est pourquoi on doit trouver autant que possible

* Il faut s'efforcer de faire entrer dans le comité des ouvriers révolutionnaires ayant le plus de liaisons et la meilleure réputation dans la masse ouvrière.

dans le comité tous les principaux *chefs* ouvriers du mouvement ouvrier, et le comité doit diriger *tous* les aspects du mouvement local et régir *tous* les organismes, *toutes* les forces et *toutes* les ressources locaux du parti. Vous ne parlez pas de la façon dont le comité doit être composé, et là aussi, sans doute, nous serons d'accord avec vous : des règles spéciales ne sont guère nécessaires ici ; la composition du comité regarde les social-démocrates de l'endroit. Peut-être pourrait-on seulement indiquer que les nouveaux membres sont cooptés par décisions de la majorité (ou des deux tiers, etc.) du comité, que celui-ci doit se soucier du transfert de ses liaisons à des personnes de confiance (sur le plan révolutionnaire) et en sécurité (au point de vue politique), et de se former à l'avance des suppléants. Quand nous aurons un O.C. et un C.C., les nouveaux comités ne devront pas se former autrement qu'avec leur participation et leur accord. Autant que possible, le nombre des membres du comité ne doit pas être grand (afin que le niveau de ces membres soit plus élevé et que leur spécialisation dans le métier révolutionnaire soit plus complète), mais il doit être en même temps suffisant pour assurer la direction de *tous* les aspects de l'activité et garantir la représentativité des réunions et la fermeté des décisions. S'il arrivait que les membres soient assez nombreux et qu'il soit dangereux pour eux de se réunir souvent, peut-être faudrait-il alors détacher du comité un groupe *dirigeant* spécial, très petit (disons cinq personnes ou même moins), dont devraient absolument faire partie le secrétaire et les personnes les plus capables de diriger pratiquement l'ensemble du travail. Il serait *extrêmement important* pour ce groupe de s'assurer des remplaçants au cas où il serait repéré par la police, afin que le travail ne s'arrête pas. Les assemblées générales du comité sanctionneraient les décisions

du groupe dirigeant, détermineraient sa composition, etc.

Ainsi, à mon avis, le type général d'organisation doit être de ce genre : à la tête de tout le mouvement local, de tout le travail social-démocrate local se trouve le comité. Il est prolongé par des organismes et des filiales qui lui sont subordonnés, à savoir : premièrement, un *réseau d'agents d'exécution* embrassant (dans la mesure du possible) toute la masse ouvrière et organisée sous forme de groupes d'arrondissement et de sous-comités d'usines (ou de fabriques). En période de paix, ce réseau diffusera les brochures, les tracts, les proclamations, les communiqués clandestins du comité ; en période de combats, il organisera des manifestations et autres actions collectives. Deuxièmement, doivent également relever du comité toute une série de cercles et de groupes divers servant l'ensemble du mouvement (propagande, transports, toutes entreprises clandestines, etc.). Par leur situation, tous les groupes, cercles, sous-comités et autres doivent être des organismes ou des filiales du comité. Les uns exprimeront clairement leur intention d'adhérer au parti ouvrier social-démocrate de Russie, et sous réserve de ratification par le comité, ils y adhéreront, prendront des fonctions (par délégation du comité ou par accord avec lui), s'engageront à obéir aux directives des organismes du parti, recevront les mêmes droits que tous les membres du parti et seront considérés comme des candidats directs au comité, etc. Les autres, dont la situation est celle de cercles organisés par des membres du parti ou adjacents à tel ou tel groupe du parti, n'adhéreront pas au parti ouvrier social-démocrate de Russie.

Dans toutes leurs affaires *intérieures*, les membres de *tous* ces cercles ont, bien entendu, des droits égaux, de même que les membres du comité entre

eux. L'unique exception à cela sera que seule la personne (ou les personnes) désignée par le comité local aura le droit d'entretenir des relations *personnelles* avec ce comité (ainsi qu'avec le Comité central et l'Organe central). Sous tous les autres rapports, cette personne aura les mêmes droits que les autres, qui ont également le droit d'adresser (mais pas personnellement) des déclarations au comité local, ainsi qu'au C.C. et à l'O.C. De cette façon, l'exception indiquée ne portera au fond aucune atteinte à l'égalité des droits, mais ne sera qu'une concession nécessaire aux exigences imprescriptibles de la clandestinité. Un membre du comité qui n'aura pas transmis au comité, au C.C. et à l'O.C. une déclaration de « son » groupe aura à répondre d'une infraction directe aux devoirs du parti. Ensuite, en ce qui concerne le degré de clandestinité ou de structuration des divers types de cercles, cela dépendra du genre de leurs fonctions : à cet égard, on aura ici les organisations les plus variées (depuis la plus « rigoureuse », la plus étroite, la plus fermée, jusqu'à la plus « libre », la plus large, la plus ouverte, la plus souple).

. . . Nous sommes arrivés ici à un principe extrêmement important de toute l'organisation et toute l'activité du parti : si, en ce qui concerne la *direction* idéologique et pratique du mouvement et de la lutte révolutionnaire du prolétariat, il faut la *plus grande centralisation possible,* en ce qui concerne l'*information* du centre du parti (et par suite de tout le parti) sur le mouvement et la *responsabilité* devant le parti, il faut *la plus grande décentralisation possible.* Le mouvement doit être dirigé par le plus petit nombre possible de groupes les plus homogènes possible, riches de l'expérience de révolutionnaires professionnels. Au mouvement doit participer le plus grand nombre possible de groupes les plus divers et

les plus hétérogènes possible venus des couches les plus différentes du prolétariat (et des autres classes du peuple). Et en ce qui concerne chacun de ces groupes, le centre du parti doit toujours disposer non seulement des données exactes sur leur activité, mais aussi *des données aussi complètes que possible sur leur composition.* Nous devons centraliser la direction du mouvement. Nous devons aussi (et nous devons *pour cela,* car sans information la centralisation est impossible) *décentraliser* au maximum la *responsabilité devant le parti* de chacun de ses membres, de chacun de ceux qui participent au travail, de chaque cercle membre du parti ou apparenté au parti. Cette décentralisation est la condition indispensable de la centralisation révolutionnaire et *son correctif nécessaire.* C'est justement lorsque cette centralisation sera achevée et que nous aurons un O.C. et un C.C. que la possibilité pour les plus petits groupes de s'adresser à eux – et non seulement la possibilité, mais l'habitude, acquise par une pratique de longues années, de s'adresser *régulièrement* au C.C. et à l'O.C. – éliminera les résultats fâcheux que peut avoir la présence au sein de tel ou tel comité local d'éléments peu satisfaisants. Maintenant que nous sommes à la veille d'une réelle unification du parti et de la création d'un véritable centre dirigeant, nous devons nous graver dans l'esprit que *ce centre sera impuissant* si nous ne réalisons pas en même temps une *décentralisation maxima* dans la responsabilité à l'égard de ce centre et dans son information sur toutes les roues et tous les rouages de la machine du parti. Cette décentralisation n'est rien d'autre que l'autre aspect de cette *division du travail* qui, de l'aveu général, constitue l'un des besoins pratiques les plus urgents de notre mouvement...

Septembre 1902

Œuvres, t. 6, pp. 238-252

DISCOURS LORS DE LA DISCUSSION SUR LES STATUTS DU PARTI AU IIe CONGRÈS DU P.O.S.D.R., 2(15) AOÛT 1903

(Extraits)

... Il ne faut pas oublier que tout membre du parti est responsable du parti et que *le parti est responsable de chacun de ses membres.* Or, dans les conditions où se déroule notre activité politique, dans l'état embryonnaire où se trouve présentement notre organisation politique, il serait franchement dangereux et nuisible d'accorder les droits de membres du parti à d'autres qu'aux membres de l'organisation, et de rendre le parti responsable de gens qui n'entrent pas dans l'organisation...

... Notre tâche est d'assurer au Comité central un contrôle *effectif.* Notre tâche est de préserver la fermeté, la tenue et la pureté de notre parti. Nous devons nous efforcer de porter plus haut le titre et le rôle de membre du parti, plus haut, toujours plus haut.

Œuvres, t. 6, p. 528

UN PAS EN AVANT, DEUX PAS EN ARRIÈRE

(LA CRISE DANS NOTRE PARTI) [13]

(Extraits)

Le congrès de notre Parti [14] a été un événement unique en son genre, sans précédent dans l'histoire du mouvement révolutionnaire russe. Pour la première fois, un parti révolutionnaire clandestin a pu sortir des ténèbres de l'illégalité pour paraître au grand jour, et montrer à tous et à chacun la marche et l'issue de notre lutte au sein du Parti, la phy-

sionomie de notre Parti et de chacun de ses éléments un peu marquants, en matière de programme, de tactique et d'organisation. Pour la première fois, nous avons pu nous libérer des traditions de ce relâchement propre à l'esprit de cercle et du philistinisme dans les milieux révolutionnaires, réunir des dizaines de groupes les plus divers, souvent farouchement hostiles les uns aux autres, uniquement liés entre eux par la force d'une idée et prêts (prêts en principe) à sacrifier leur particularisme et leur indépendance de groupe au profit d'un tout grandiose, le *Parti* que, véritablement, nous sommes en train de constituer pour la première fois.

... Un pas en avant, deux pas en arrière... Cela arrive dans la vie des individus, dans l'histoire des nations et dans le développement des partis. Ce serait la plus criminelle des lâchetés que de douter un instant du triomphe certain et complet des principes de la social-démocratie révolutionnaire, de l'organisation prolétarienne et de la discipline du Parti. Nous avons déjà bien des conquêtes à notre actif ; nous devons continuer la lutte sans nous laisser décourager par les revers ; lutter avec fermeté et mépriser les procédés petits-bourgeois des disputailleries de cercle ; faire tout ce qui est en notre pouvoir pour préserver le lien qui unit dans le Parti tous les social-démocrates de Russie, lien établi au prix de tant d'efforts. Par un travail opiniâtre et méthodique, faire connaître pleinement et en conscience, à tous les membres du Parti, notamment aux ouvriers, les obligations de parti, la lutte au IIe Congrès du Parti, toutes les causes et péripéties de nos divergences, le rôle funeste de l'opportunisme qui, dans le domaine de l'organisation comme en ce qui concerne notre programme et notre tactique, bat en retraite, impuissant devant la mentalité bourgeoise, adopte sans esprit critique le point de vue de la démocratie bour-

geoise, émousse l'arme de la lutte de classe du prolétariat.

Le prolétariat n'a d'autre arme dans sa lutte pour le pouvoir que l'organisation. Divisé par la concurrence anarchique qui règne dans le monde bourgeois, accablé sous un labeur servile pour le capital, rejeté constamment « dans les bas-fonds » de la misère noire, d'une sauvage inculture et de la dégénérescence, le prolétariat peut devenir – et deviendra inévitablement – une force invincible pour cette seule raison que son union idéologique basée sur les principes du marxisme est cimentée par l'unité matérielle de l'organisation qui groupe les millions de travailleurs en une armée de la classe ouvrière. A cette armée ne pourront résister ni le pouvoir décrépit de l'autocratie russe ni le pouvoir en décrépitude du capital international. Cette armée resserrera ses rangs de plus en plus, en dépit de tous les zigzags et pas en arrière, en dépit de la phraséologie opportuniste des girondins [15] de l'actuelle social-démocratie, en dépit des louanges présomptueuses de l'esprit de cercle arriéré, en dépit du clinquant et du battage de l'anarchisme propre à la gent *intellectuelle.*

Février-mai 1904

Œuvres, t. 7, pp. 219, 432, 434

LA RÉVOLUTION INSTRUIT

(Extrait)

... Nous ne pouvons nous contenter de voir nos mots d'ordre tactiques s'essouffler à rattraper les événements, s'y adapter après coup. Nous devons nous efforcer d'avoir en eux des guides nous éclairant

le chemin, nous élevant au-dessus des tâches de l'heure. Le parti du prolétariat ne peut pas, s'il désire mener une lutte conséquente et ferme, déterminer sa tactique au jour le jour. Il doit, dans ses décisions tactiques, unir la fidélité aux principes du marxisme à une appréciation infaillible des tâches d'avant-garde de la classe révolutionnaire.

1905

Œuvres, t. 9, p. 153

LE PARTI SOCIALISTE ET LE RÉVOLUTIONNARISME SANS PARTI

(Extrait)

I

Le mouvement révolutionnaire en Russie, embrassant rapidement des couches toujours nouvelles de la population, fait surgir un grand nombre d'organisations sans parti. Le besoin d'association se manifeste avec d'autant plus de force qu'il a été plus longtemps comprimé et persécuté. Des organisations de toute sorte, quelquefois tout à fait amorphes, surgissent à chaque instant ; elles ont un caractère extrêmement original, dépourvu de ces cadres nets qui sont le propre des organisations européennes. Les syndicats prennent une allure politique. La lutte politique se confond avec la lutte économique – dans les grèves notamment – créant ainsi des amalgames provisoires d'organisations temporaires ou plus ou moins permanentes.

Quelle est la portée de ce phénomène ? Comment la social-démocratie doit-elle l'accueillir ?

L'organisation rigoureuse en partis est à la fois le signe et le résultat d'une lutte de classe parvenue à un haut degré de développement. Et, inversement,

l'intérêt de la lutte de classe ouverte et large exige une organisation rigoureuse en parti. C'est pourquoi le parti du prolétariat conscient, la social-démocratie, ne cesse, avec raison, de combattre l'apolitisme et continue inflexiblement la création d'un parti ouvrier socialiste ferme sur les principes et solidement uni. Le succès couronne ce travail parmi les masses à mesure que le développement du capitalisme scinde toujours plus profondément le peuple entier en classes et aggrave l'antagonisme mutuel de celles-ci.

1905

Œuvres, t. 10, pp. 71-72

PRÉFACE AU RECUEIL « EN DOUZE ANS »[16]

(Extraits)

Qu'est-ce qui a donc permis de donner à notre parti cette cohésion, cette solidité et cette stabilité ? C'est l'organisation des révolutionnaires professionnels, créée avant tout par les soins de l'*Iskra*. Quiconque connaît bien l'histoire de notre parti et a vécu lui-même sa période de formation, celui-là n'a besoin que d'un simple coup d'œil sur la composition de la délégation de n'importe quelle fraction du congrès de Londres [17], par exemple, pour s'en convaincre, pour reconnaître immédiatement le vieux noyau, le noyau de base de ceux qui, avec le plus grand cœur, ont pris soin du parti et l'ont amené à maturité. Bien entendu, la cause première de ce succès réside dans le fait que la classe ouvrière, dont les meilleurs éléments constituèrent la social-démocratie, se distingue, pour des raisons économiques objectives, de toutes les classes de la société capitaliste par une plus grande aptitude à s'organiser. N'était cette condition, l'organisation des révolutionnaires

professionnels eût été un jouet, une aventure, une façade sans rien derrière, et la brochure *Que faire ?* souligne à maintes reprises que cette organisation qu'elle défend n'a de raison d'être qu'en liaison avec « la classe réellement révolutionnaire et qui monte spontanément au combat ». Mais l'aptitude objective maximale du prolétariat à se regrouper en une classe est réalisée par des êtres vivants, dans des formes d'organisation déterminées et pas autrement. Et nulle autre organisation que l'*« Iskra » n'eût pu,* dans nos conditions historiques, dans la Russie des années 1900-1905, créer un parti social-démocrate *tel* que celui qui existe à l'heure actuelle. Le révolutionnaire professionnel a mené à bien l'œuvre qu'il avait à accomplir dans l'histoire du socialisme prolétarien russe. Cette œuvre, qui a depuis longtemps dépassé le cadre étroit des « cercles » des années 1902-1905, aucune force n'est aujourd'hui en mesure de la réduire à néant ; et les lamentations attardées des gens, qui accusent d'exagération ceux qui en leur temps devaient lutter pour assurer la préparation de l'accomplissement des tâches militantes, ne pourront amoindrir la portée des conquêtes déjà faites.

Je viens de faire allusion au cadre étroit des cercles de l'époque de l'ancienne *Iskra* (à partir de la fin de l'année 1903, avec le n° 51, l'*Iskra* se tourna vers le menchévisme [18], proclamant qu'« entre l'ancienne et la nouvelle *Iskra,* il y a un abîme », paroles de Trotski dans une brochure approuvée par la direction menchévique de l'*Iskra*). Il convient de donner au lecteur d'aujourd'hui quelques mots d'explication au sujet de l'esprit qui régnait dans ces cercles. En lisant *Que faire ?* et la brochure *Un pas en avant, deux pas en arrière* qui vient ensuite, le lecteur verra se dérouler devant lui la lutte passionnée, parfois haineuse et destructrice, des *cercles se trouvant à l'étranger.* Il est indéniable que cette lut-

te possède de nombreux aspects peu attrayants. Il est indéniable qu'elle est un phénomène possible seulement dans un mouvement ouvrier encore très jeune et manquant de maturité dans le pays en question. Il est indéniable que les militants du mouvement ouvrier actuel en Russie doivent rompre avec de nombreuses traditions établies dans les cercles, qu'ils doivent oublier et rejeter maintes mesquineries héritées de la vie des cercles et de leurs querelles, afin d'accomplir avec une vigueur redoublée les tâches présentes de la social-démocratie. Le renforcement du parti par des éléments *prolétariens* peut seul, en liaison avec une activité de masse au grand jour, extirper toutes les traces de la mentalité des cercles, héritage du passé qui n'a rien à voir avec les tâches actuelles. D'ailleurs, le passage au mode démocratique d'organisation du parti ouvrier, passage proclamé par les bolchéviks dans la *Novaïa Jizn*[19] en novembre 1905 au moment même où venaient de se créer les conditions d'une activité au grand jour, ce passage constituait déjà au fond une rupture définitive avec ce qui était caduc dans l'héritage laissé par les cercles...

Oui, « avec ce qui était caduc », car il ne suffit pas de condamner la mentalité des cercles, il faut savoir en comprendre la signification en les replaçant dans les conditions particulières de l'époque. En leur temps, les cercles étaient nécessaires, et ils jouèrent un rôle positif. Dans un pays autocratique en général, dans les conditions créées par toute l'histoire du mouvement révolutionnaire *russe* en particulier, le parti ouvrier socialiste *ne pouvait* se développer autrement qu'à partir des cercles. Ceux-ci, étroits, fermés, fondés presque toujours sur l'amitié personnelle d'un effectif très réduit, n'en constituèrent pas moins une étape nécessaire du développement du socialisme et du mouvement ouvrier en Russie. Mais

à mesure que grandissait ce mouvement, se posait la tâche de regrouper ces cercles, de créer des liens solides entre eux, d'établir une succession. Or, il n'était pas possible de résoudre ce problème sans créer une solide base opérationnelle « hors d'atteinte » de l'autocratie, *c'est-à-dire à l'étranger.* C'est donc par la force de la nécessité que naquirent les cercles à l'étranger. Aucun lien ne les réunissait et ils n'étaient pas soumis à l'autorité d'un parti russe. Ils ne pouvaient donc manquer d'avoir des optiques différentes quant aux tâches fondamentales du mouvement de cette époque, c'est-à-dire précisément quant à la *manière* dont devait être créée une base opérationnelle et dont ils devaient contribuer à la mise sur pied d'un parti commun. Dans de telles conditions les cercles ne pouvaient pas ne pas s'affronter. Aujourd'hui, quand nous regardons en arrière, nous voyons distinctement lequel d'entre ces cercles était à même de remplir la fonction de base opérationnelle. Mais alors, au début de l'activité des différents cercles, personne ne pouvait le dire et seule la lutte pouvait trancher la discussion. Parvus, on s'en souvient, accusa par la suite la vieille *Iskra* de mener un combat destructeur à l'encontre des cercles, et il prôna après coup une politique conciliatrice. Mais c'est facile à dire après coup, et le dire, c'est montrer qu'on n'a pas compris quelles étaient alors les conditions.

... Les cercles ont accompli leur mission et, à présent, ils ont, bien entendu, fait leur temps. Mais s'ils n'ont plus de raison d'être, c'est uniquement parce que leur lutte avait posé avec la plus vive acuité les questions les plus cruciales de la social-démocratie, parce qu'elle les avait résolues dans un esprit révolutionnaire intransigeant, créant ainsi une base solide, rendant possible un travail de parti sur une large échelle.

Des questions particulières soulevées par les littérateurs autour de la brochure *Que faire ?*, je ne retiendrai que les deux suivantes. Peu après la parution de *Un pas en avant, deux pas en arrière*, Plékhanov déclara en 1904 dans l'*Iskra* qu'il était en désaccord de principe avec moi sur la question de la spontanéité et de la conscience. Je ne répondis pas à cette déclaration (à part une note publiée dans le journal *Vpériod* [20] de Genève), ni aux multiples reprises de ce thème dans la littérature menchévique ; si je ne le fis pas, c'est parce que la critique de Plékhanov avait le caractère évident d'une chicane stérile se fondant sur des phrases et des expressions isolées, arrachées de leur contexte, formulées par moi de façon insuffisamment adroite ou exacte, et qu'elle passait sous silence le contenu général et tout l'esprit de la brochure. *Que faire ?* fut publiée en mars 1902. Le projet de programme du parti (composé par Plékhanov avec amendements de la rédaction de l'*Iskra*) le fut en juin ou juillet de la même année. Le rapport entre le spontané et le conscient était formulé dans ce projet en accord avec l'ensemble de la rédaction de l'*Iskra* (la discussion au sujet du programme entre Plékhanov et moi-même se déroula à l'intérieur de la rédaction, mais justement pas à propos de cette question. Nous parlâmes de l'éviction de la petite production par la grande et j'exigeai notamment une formulation plus précise que celle de Plékhanov ; nous discutâmes aussi des différences de point de vue entre le prolétariat et les classes laborieuses en général, et j'insistai pour que l'on donnât une définition plus précise du caractère purement prolétarien du parti).

En conséquence, il ne pouvait être question à ce sujet de divergences de principe entre le projet de programme et *Que faire ?*

... Une autre remarque a trait à la question de la

lutte économique et des syndicats. C'est fréquemment que, dans la littérature politique, on développe à contresens mes conceptions à ce sujet. C'est pourquoi il est nécessaire de souligner que de nombreuses pages de *Que faire ?* sont consacrées à l'explication de l'importance *énorme* de la lutte économique et des syndicats. En particulier, je prenais alors position pour la *neutralité* des syndicats. Depuis, ni dans mes brochures, ni dans mes articles de presse, *je ne me suis exprimé d'autre manière,* en dépit des multiples assertions de mes adversaires. Seul le Congrès de Londres du P.O.S.D.R. ainsi que le congrès socialiste international de Stuttgard [21] m'ont amené à la conclusion que l'on ne pouvait, *sur le plan des principes,* défendre la neutralité des syndicats. Rapprocher le plus possible les syndicats du parti, tel est l'unique principe correct. Tendre à rapprocher et à rattacher les syndicats au parti, telle doit être notre politique, politique qu'il convient de mener avec persévérance et fermeté dans toute notre propagande et agitation, dans notre activité d'organisation, sans quêter à tout prix des « approbations » de pure forme et sans aller jusqu'à exclure des syndicats ceux qui ne sont pas d'accord.

* * *

La brochure *Un pas en avant, deux pas en arrière* fut publiée à Genève en été 1904. Elle décrit le premier stade de la scission entre menchéviks et bolchéviks, scission dont l'origine remonte au deuxième congrès (août 1903). Cette brochure, je l'ai réduite environ de moitié, car les détails secondaires de la lutte d'organisation, tournant en particulier autour de la composition des organismes centraux du parti, sont totalement dépourvus d'intérêt pour le lecteur

d'aujourd'hui et méritent, au fond, de sombrer dans l'oubli. Mais l'analyse de la lutte des conceptions tactiques et autres au deuxième congrès, ainsi que la polémique à propos des conceptions menchéviques en matière d'organisation me paraissent ici essentielles : l'une et l'autre sont indispensables pour bien comprendre le menchévisme et le bolchévisme en tant que courants qui ont marqué de leur sceau l'ensemble de l'activité du parti ouvrier dans notre révolution.

...La dernière brochure que nous reproduisons ici fut publiée à Genève pendant l'été 1905. Il s'agit de *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique.* On y trouve exposées, systématiquement cette fois, les divergences tactiques *fondamentales* d'avec les menchéviks. Les résolutions du « IIIe Congrès du P.O.S.D.R. » (bolchévique) tenu à Londres au printemps et de la conférence menchévique de Genève [22] avaient totalement consacré ces désaccords pour aboutir à une divergence *fondamentale* dans l'appréciation de notre révolution bourgeoise dans son ensemble du point de vue des tâches du prolétariat. Alors que les bolchéviks conféraient au prolétariat le rôle de *chef* dans la révolution démocratique, les menchéviks le ramenaient à celui d'« opposition extrémiste ». Alors que les bolchéviks définissaient de façon positive le caractère de classe et la signification de classe de la révolution, disant : une révolution victorieuse, c'est une révolution qui conduit à la « dictature démocratique révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie », les menchéviks continuaient d'interpréter le concept de révolution bourgeoise de façon si erronée qu'ils en arrivaient à accepter pour le prolétariat un rôle de subordonné et de vassal de la bourgeoisie dans la révolution.

On sait comment ces dissensions de principe se

sont traduites dans la pratique : boycottage de la Douma de Boulyguine par les bolchéviks et hésitations des menchéviks ; boycottage de la Douma de Witte par les bolchéviks et hésitations des menchéviks qui avaient appelé à voter, mais pas lors des élections à la Douma [23] ; soutien du ministère cadet et de la politique cadette à la Ire Douma par les menchéviks et dénonciation résolue des illusions constitutionnelles et de la nature contre-révolutionnaire des cadets par les bolchéviks, de pair avec la propagande pour un « comité exécutif des gauches » [24] ; enfin bloc de gauche des bolchéviks aux élections à la deuxième Douma et blocs des menchéviks et des cadets [25], etc., etc.

* * *

Lorsqu'on jette un regard d'ensemble sur la lutte des deux tendances dans le marxisme et dans la social-démocratie russes au cours de ces douze années (1895-1907), on ne peut manquer de conclure que le « marxisme légal », l'« économisme » et le « menchévisme » sont des manifestations diverses d'une seule et même tendance historique. Le « marxisme légal » de M. Strouvé (1894) et de ses semblables constituait *le reflet du marxisme dans la littérature bourgeoise.* L'« économisme », en tant qu'orientation particulière du travail de la social-démocratie en 1897 et au cours des années suivantes, réalisa en fait le programme du « Credo » *libéral bourgeois* : aux ouvriers la lutte économique, aux libéraux la lutte politique. Quant au menchévisme, ce n'est pas seulement un courant littéraire, ce n'est pas seulement une orientation de l'activité de la social-démocratie, mais une fraction unie qui mena pendant la première période de la révolution russe

(1905-1907) une politique distincte *tendant en fait à subordonner le prolétariat au libéralisme bourgeois.* *

Dans tous les pays capitalistes, le prolétariat est inévitablement relié à son voisin de droite, la petite bourgeoisie, par des milliers de degrés transitoires. Dans tous les partis ouvriers, il ne peut manquer de se former une aile droite plus ou moins nettement dessinée qui, dans ses conceptions, dans sa tactique, dans sa « ligne » d'organisation, représente les tendances de l'opportunisme petit-bourgeois. Dans un pays aussi petit-bourgeois que la Russie, à l'époque de la révolution bourgeoise, à l'époque des premiers débuts du jeune parti ouvrier social-démocrate, ces tendances ne pouvaient pas ne pas se manifester de façon bien plus forte, plus nette, plus frappante que partout ailleurs en Europe. Prendre connaissance des différentes formes sous lesquelles cette tendance est apparue dans la social-démocratie russe au cours des diverses périodes de son développement, c'est la chose nécessaire pour renforcer le marxisme révolutionnaire, pour tremper la classe ouvrière russe dans sa lutte émancipatrice.

Septembre 1907

Œuvres, t. 13, pp. 95, 103-109, 110-111, 113-115

---

* L'analyse de la lutte des différents courants et nuances au deuxième congrès du parti (voir la brochure *Un pas en avant, deux pas en arrière*, 1904) prouve de façon irréfutable qu'il existait un lien direct et immédiat entre l'« économisme » de 1897 et des années suivantes et le « menchévisme ». Quant au lien entre l'« économisme » dans la social-démocratie et le « marxisme légal » ou le « strouvisme » des années 1895-1897, je l'ai mis en lumière dans la brochure *Que faire ?* (1902). Le marxisme légal-économisme-menchévisme ne sont pas reliés sur le seul plan idéologique, ils sont en outre rattachés par une succession historique directe.

NOTES POLITIQUES

(Extrait)

. . . Nous avons su travailler durant de longues années avant la révolution. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit de nous : fermes comme le roc. Les social-démocrates ont constitué un parti prolétarien qui ne se laissera pas décourager par l'échec d'un premier assaut militaire ; il ne perdra pas la tête, il ne se laissera pas aller aux aventures. Ce parti marche vers le socialisme, sans se lier lui-même ni lier son sort à l'issue de telle ou telle période de révolutions bourgeoises. Et c'est précisément la raison pour laquelle il est à l'abri des faiblesses des révolutions bourgeoises. Et ce parti prolétarien marche à la victoire.

1908

Œuvres, t. 13, p. 467

POUR LE NUMÉRO COMMÉMORATIF DE « ZIHNA » [26]

(Extrait)

Avant la révolution de 1905, les social-démocrates ont travaillé pendant 20 ans dans des cercles parfaitement illégaux et ont mis sur pied un parti qui conduit des millions de gens à l'assaut de l'autocratie. Après la révolution, nous pouvons — et par conséquent, nous devons, — non seulement poursuivre l'œuvre des cellules illégales, mais encore la décupler, nous devons envelopper ces cellules d'un dense réseau d'organisations légales, nous devons utiliser, pour notre propagande, la tribune de la Douma noire, nous devons faire comprendre

aux masses ouvrières les leçons tirées de la lutte révolutionnaire et constituer un parti social-démocrate qui groupera des dizaines de millions de gens dans un nouvel assaut lancé contre l'autocratie.

1910

Œuvres, t. 16, p. 278

DU PASSÉ DE LA PRESSE OUVRIÈRE EN RUSSIE

(Extrait)

. . . Trois années d'action (1901-1903) permirent à l'*Iskra* d'élaborer le programme du parti social-démocrate, les fondements de sa tactique et les formes de coordination de la lutte économique et de la lutte politique des ouvriers sur la base du marxisme conséquent. Autour de l'*Iskra* et sous sa direction idéologique, la presse ouvrière se développa considérablement dans les années précédant la révolution. Le nombre de feuilles illégales et d'imprimeries clandestines était très grand et s'accroissait rapidement en tous les points de la Russie.

La victoire complète de l'*Iskra* sur l'« économisme », de la tactique prolétarienne conséquente sur la tactique des intellectuels opportunistes, qui se produisit en 1903, amena dans les rangs de la social-démocratie un nouvel afflux de « compagnons de route » et l'opportunisme ressuscita *sur le terrain de l'iskrisme,* comme une partie intégrante de ce dernier, sous l'aspect du « menchévisme ».

Le menchévisme se constitua au IIe Congrès du P.O.S.D.R. (août 1903), à partir de la *minorité* des « iskristes » (d'où le nom de menchévisme) et *de tous les adversaires opportunistes de l'« Iskra ».* Les « menchéviks » firent retour à l'« économisme »,

naturellement sous une forme quelque peu renouvelée ; tous les « économistes » restés dans le mouvement s'en vinrent grossir, A. Martynov en tête, les rangs des « menchéviks ».

La *nouvelle Iskra* qui, à dater de novembre 1903, parut avec un comité de rédaction remanié, devint l'organe principal du « menchévisme » : « il y a un abîme entre la vieille et la nouvelle *Iskra* », déclara ouvertement Trotski, qui était alors un fougueux menchévik. Les principaux organes de « bolchéviks », qui défendaient la tactique du marxisme conséquent, fidèle à la vieille *Iskra,* étaient le *Vpériod* et le *Prolétari* (1905).

Les années 1905-1907, années de la révolution, mirent à l'épreuve les deux courants principaux, bolchévik et menchévik, de la social-démocratie et de la presse ouvrière, quant à la force réelle de leur liaison avec les masses et en tant qu'interprètes de la tactique des masses prolétariennes. La presse social-démocrate légale n'aurait pu paraître dès l'automne 1905 si l'activité des ouvriers d'avant-garde, étroitement liée aux masses, n'avait préparé un terrain propice. Et si la presse social-démocrate légale aussi bien en 1905, en 1906 qu'en 1907 fut celle de *deux* courants et de deux fractions, on ne saurait l'expliquer autrement que par la différence qui sépare la ligne petite-bourgeoise et la ligne prolétarienne dans le mouvement ouvrier de cette époque.

La presse ouvrière légale parut pendant les trois périodes d'essor et de « liberté » relative : à l'automne 1905 (la *Novaïa Jizn* des bolchéviks, le *Natchalo*[27] des menchéviks – nous ne citons que les principaux organes parmi une quantité d'autres), au printemps 1906 (la *Volna,* l'*Echo*[28], etc., chez les bolchéviks ; la *Narodnaïa Douma*[29] et d'autres, chez les menchéviks), et au printemps 1907.

L'essence de la tactique menchévique de cette époque a été récemment définie par L. Martov lui-même : « Le menchévisme ne voyait pas pour le prolétariat d'autre possibilité de participer avec fruit à cette crise que de prêter son concours à la démocratie libérale bourgeoise qui s'efforçait d'écarter du pouvoir d'Etat la partie réactionnaire des classes possédantes, concours que le prolétariat devait apporter en conservant toutefois sa pleine indépendance politique » (Roubakine, *Parmi les livres*, t. II, p. 772). Or, cette tactique de « concours » aux libéraux signifiait en réalité la *dépendance* des ouvriers à leur égard ; elle était en fait une politique ouvrière libérale. En revanche, la tactique bolchévique garantissait l'indépendance du prolétariat dans la crise bourgeoise par la lutte visant à pousser cette crise jusqu'au bout, par la dénonciation des trahisons du libéralisme, par les efforts visant à éclairer et à rallier la petite bourgeoisie (rurale surtout), à l'encontre de ces trahisons.

On sait – et les menchéviks eux-mêmes, y compris les liquidateurs actuels : Koltsov, Lévitski, etc., l'ont maintes fois reconnu – que, pendant ces années (1905-1907), les masses ouvrières marchaient avec les bolchéviks. Le bolchévisme exprimait l'essence prolétarienne du mouvement ; le menchévisme représentait son aile opportuniste, petite-bourgeoise et intellectuelle.

Nous ne pouvons caractériser ici avec plus de détails le contenu et la signification de la tactique des deux courants de la presse ouvrière. Nous devons nous borner à préciser les faits essentiels, à définir les lignes principales du développement historique.

...En s'attelant aujourd'hui à une tâche qui le touche de près, lui tient à cœur, une tâche vitale : la mise sur pied, la consolidation et le développe-

ment de la presse ouvrière, l'ouvrier conscient n'oubliera pas les vingt ans d'histoire du marxisme et de la presse social-démocrate en Russie.

Ils rendent un bien mauvais service au mouvement ouvrier, ses amis intellectuels aux nerfs délicats, qui se dérobent à la lutte au sein de la social-démocratie et remplissent l'air de cris et d'exhortations à s'en écarter. Ce sont de braves gens, mais des esprits futiles, et futiles sont leurs appels.

Ce n'est qu'en étudiant l'histoire de la lutte du marxisme contre l'opportunisme, en apprenant à connaître à fond, dans tous ses détails, la façon dont s'est dégagée de la confusion petite-bourgeoise la démocratie prolétarienne indépendante, que les ouvriers d'avant-garde fortifieront définitivement leur conscience et leur presse ouvrière.

1914

Œuvres, t. 20, pp. 260-263

LE SOCIALISME ET LA GUERRE

(L'ATTITUDE DU PARTI OUVRIER SOCIAL-DÉMOCRATE DE RUSSIE À L'ÉGARD DE LA GUERRE) [30]

(Extraits)

L'histoire de la scission et la situation actuelle de la social-démocratie en Russie

La tactique du P.O.S.D.R. à l'égard de la guerre, que nous avons exposée plus haut, découle nécessairement de trente années de développement de la social-démocratie en Russie. Il est impossible de bien comprendre cette tactique, pas plus que la situation actuelle de la social-démocratie dans notre pays, sans réfléchir à l'histoire de notre Parti. Aussi de-

vons-nous rappeler au lecteur les grandes lignes de cette histoire.

La social-démocratie est née en tant que courant idéologique en 1883, lorsque le groupe « Libération du Travail » [31] exposa méthodiquement pour la première fois, à l'étranger, les conceptions social-démocrates appliquées à la Russie. Jusque vers 1890, la social-démocratie resta un courant d'idées, sans lien avec le mouvement ouvrier de masse en Russie. Après 1890, la poussée sociale, l'effervescence et le mouvement gréviste des ouvriers firent de la social-démocratie une force politique active, indissolublement liée à la lutte (économique aussi bien que politique) de la classe ouvrière. Or, à cette même époque, commence la scission de la social-démocratie en « économistes » et « iskristes ».

...L'« économisme » se mua en « menchévisme ». La défense de la tactique révolutionnaire de l'ancienne *Iskra* donna naissance au « bolchévisme ».

Dans la période orageuse de 1905-1907, le menchévisme s'affirma comme un courant opportuniste soutenu par les bourgeois libéraux, et qui introduisait les tendances de la bourgeoisie libérale dans le mouvement ouvrier. L'adaptation de la lutte de la classe ouvrière au libéralisme, telle en était l'essence. Au contraire, le bolchévisme assignait comme tâche aux ouvriers social-démocrates d'entraîner la paysannerie démocratique à la lutte révolutionnaire en dépit des flottements et des trahisons du libéralisme. Et les masses ouvrières, ainsi que le reconnurent plus d'une fois les menchéviks eux-mêmes, suivirent pendant la révolution les bolchéviks dans toutes les actions importantes.

La révolution de 1905 vérifia, consolida, approfondit et trempa au combat la tactique social-démocrate révolutionnaire intransigeante en Russie. L'action ouverte des classes et des partis révéla

maintes fois la liaison de l'opportunisme social-démocrate (le « menchévisme ») avec le libéralisme.

Les tâches de notre parti

La social-démocratie russe est née dans notre pays à la veille de la révolution démocratique bourgeoise (1905), et elle s'est consolidée à l'époque de la révolution et de la contre-révolution. Le retard de la Russie explique l'extrême abondance des courants et des nuances de l'opportunisme petit-bourgeois dans notre pays, tandis que l'influence du marxisme en Europe et la solidité des partis social-démocrates légaux avant la guerre ont fait de nos libéraux exemplaires des quasi-admirateurs de la théorie et de la social-démocratie « raisonnables », « européennes » (non-révolutionnaires), « marxistes », « légales ». La classe ouvrière en Russie ne pouvait constituer son parti autrement que dans une lutte résolue de trente années contre toutes les variétés de l'opportunisme. L'expérience de la guerre mondiale, qui a engendré la faillite honteuse de l'opportunisme européen et affermi l'alliance de nos national-libéraux avec le courant liquidateur social-chauvin, nous confirme encore plus dans la certitude que notre Parti doit continuer à suivre la même voie révolutionnaire conséquente.

Juillet-août 1915

Œuvres, t. 21, pp. 343-344, 350

LA RÉVOLUTION PROLÉTARIENNE ET LE RENÉGAT KAUTSKY [32]

(Extrait)

La tactique des bolchéviks était juste ; elle était la seule tactique internationaliste, puisqu'elle ne

reposait pas sur une crainte pusillanime de la révolution mondiale, sur le « scepticisme » petit-bourgeois à son égard, sur le désir étroitement nationaliste de défendre « sa » patrie (la patrie de sa bourgeoisie) et de « cracher » sur tout le reste ; elle reposait sur l'*appréciation* juste (et universellement reconnue avant la guerre, avant le reniement des social-chauvins et des social-pacifistes) des perspectives d'une situation révolutionnaire en Europe. Cette tactique était la seule tactique internationaliste puisqu'elle faisait le maximum de ce qui est réalisable dans un seul pays *pour* le développement, le soutien, l'éveil de la révolution *dans tous les pays.* Cette tactique s'est vérifiée par un immense succès, c'est le bolchévisme (non point en raison des mérites des bolchéviks russes, mais à cause de la plus profonde et universelle sympathie des *masses* pour cette tactique authentiquement révolutionnaire) est devenu le bolchévisme *mondial* ; il a donné une idée, une théorie, un programme, une tactique qui se distinguent concrètement, dans la pratique, du social-chauvinisme et du social-pacifisme. Le bolchévisme a *porté le coup de grâce* à la vieille Internationale pourrie des Scheidemann et des Kautsky, des Renaudel et des Longuet, des Henderson et des MacDonald, qui vont maintenant se jeter dans les jambes l'un de l'autre en « rêvant » d'unité et en s'efforçant de ressusciter un cadavre. Le bolchévisme a *créé* les fondements idéologiques et tactiques d'une IIIe Internationale, vraiment prolétarienne et communiste, et qui tient compte à la fois des conquêtes de l'époque de paix, et de l'expérience *de l'époque déjà commencée des révolutions.*

Le bolchévisme a popularisé dans le monde entier l'idée de la « dictature du prolétariat » ; ces termes, il les a traduits du latin d'abord en russe, et puis dans *toutes* les langues du monde : il a montré par

l'exemple *du pouvoir des Soviets* que *même* dans un pays arriéré, les ouvriers et les paysans pauvres, même les moins expérimentés, les moins instruits, les moins accoutumés à l'organisation, *ont pu* durant une année, au milieu de difficultés inouïes, en luttant contre les exploiteurs (qu'épaulait la bourgeoisie du monde *entier*), sauvegarder le pouvoir des travailleurs, instaurer une démocratie infiniment supérieure et plus large que toutes les démocraties antérieures, et *inaugurer* le travail créateur de dizaines de millions d'ouvriers et de paysans pour la réalisation pratique du socialisme.

En fait, le bolchévisme a puissamment aidé au développement de la révolution prolétarienne en Europe et en Amérique, plus qu'aucun parti n'a réussi à le faire jusqu'à ce jour dans aucun pays. Tandis que les ouvriers du monde entier se rendent compte, chaque jour plus nettement, que la tactique des Scheidemann et des Kautsky ne les a débarrassés ni de la guerre impérialiste, ni de l'esclavage salarié imposé par la bourgeoisie impérialiste, que cette tactique ne saurait servir de modèle pour tous les pays, les masses prolétariennes de tous les pays se rendent compte, chaque jour plus nettement, que le bolchévisme a indiqué la juste voie à suivre pour échapper aux horreurs de la guerre et de l'impérialisme, et que le bolchévisme *sert de modèle de tactique pour tous.*

La Révolution prolétarienne mûrit à vue d'œil, non seulement en Europe, mais dans le monde entier, et c'est la victoire du prolétariat en Russie qui 'a favorisée, précipitée et soutenue. Tout cela ne uffit-il pas pour la victoire complète du socialisne ? Evidemment non. Un seul pays ne peut faire lavantage. Toutefois, grâce au pouvoir des Soviets, :e pays à lui seul a tant fait que, même si l'im-)érialisme mondial venait demain à écraser le pou-

voir soviétique russe, mettons par une entente des impérialistes allemands et anglo-français, même dans cette éventualité, la pire de toutes, la tactique bolchévique n'en aurait pas moins été de la plus grande utilité pour le socialisme, et aurait aidé à la croissance de l'invincible révolution mondiale.

Octobre-novembre 1918

Œuvres, t. 28, pp. 302-304

LES ÉLECTIONS À L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE ET LA DICTATURE DU PROLÉTARIAT

(Extraits)

En novembre 1917, les bolchéviks avaient pour eux l'immense majorité du prolétariat...

10. Une des conditions indispensables pour préparer la victoire du prolétariat, c'est sa lutte longue, tenace et implacable contre l'opportunisme, le réformisme, le social-chauvinisme et autres influences et courants bourgeois analogues qui sont inévitables puisque le prolétariat combat dans une ambiance capitaliste. Sans cette lutte, sans avoir d'abord remporté une victoire totale sur l'opportunisme dans le mouvement ouvrier, il ne saurait être question de dictature du prolétariat. Le bolchévisme n'aurait pas triomphé de la bourgeoisie en 1917-1919 s'il n'avait pas d'abord appris, de 1903 à 1917, à vaincre et à chasser sans pitié des rangs du parti de l'avant-garde prolétarienne les menchéviks, c'est-à-dire les opportunistes, les réformistes, les social-chauvins.

Et l'illusion de la plus dangereuse – qui parfois sert simplement à duper les ouvriers –, c'est qu'aujourd'hui les chefs des « indépendants » allemands ou les longuettistes français [33], etc., reconnaissent en paroles la dictature du prolétariat, alors qu'*en réa-*

lité ils continuent la vieille politique habituelle de concessions, grandes et petites, à l'opportunisme, de conciliation à son égard, de servilité devant les préjugés de la démocratie bourgeoise (« démocratie conséquente » ou « démocratie pure » selon leur expression), du parlementarisme bourgeois, etc.

Décembre 1919

Œuvres, t. 30, pp. 264, 282-283

RAPPORT DU COMITÉ CENTRAL AU IXe CONGRÈS DU P.C.(b)R. [34] 29 MARS 1920

(Extrait)

...Le bolchévisme était, vous vous en souvenez, considéré, au début de la Révolution d'Octobre, comme une curiosité ; si l'on a dû renoncer très vite en Russie à cette opinion, on y a également renoncé en Europe car elle traduisait l'état embryonnaire et la débilité de la révolution prolétarienne. Le bolchévisme est devenu un phénomène mondial, la révolution ouvrière a levé la tête. Le système des Soviets institué par nous en octobre, selon l'héritage de 1905, en analysant notre propre expérience, ce système est devenu un phénomène de portée mondiale...

Œuvres, t. 30, p. 462

LA MALADIE INFANTILE DU COMMUNISME (LE « GAUCHISME ») [35]

(Extraits)

II

Une des conditions essentielles du succès des bolchéviks

Certes, presque tout le monde voit aujourd'hui que les bolchéviks ne se seraient pas maintenus au

pouvoir, je ne dis pas deux années et demie, mais même deux mois et demi, sans la discipline la plus rigoureuse, une véritable discipline de fer dans notre parti, sans l'appui total et indéfectible accordé à ce dernier par la masse de la classe ouvrière, c'est-à-dire par tout ce qu'elle possède de réfléchi, d'honnête, de dévoué jusqu'à l'abnégation, d'apte à conduire derrière soi ou à entraîner les couches arriérées.

La dictature du prolétariat, c'est la guerre la plus héroïque et la plus implacable de la nouvelle classe contre un ennemi *plus puissant*, contre la bourgeoisie dont la résistance est *décuplée* du fait de son renversement (ne fût-ce que dans un seul pays) et dont la puissance ne réside pas seulement dans la force du capital international, dans la force et la solidité des liaisons internationales de la bourgeoisie, mais encore dans la *force de l'habitude*, dans la force de la *petite production*. Car, malheureusement, il reste encore au monde une très, très grande quantité de petite production : or, la petite production *engendre* le capitalisme et la bourgeoisie constamment, chaque jour, à chaque heure, d'une manière spontanée et dans de vastes proportions. Pour toutes ces raisons, la dictature du prolétariat est indispensable, et il est impossible de vaincre la bourgeoisie sans une guerre prolongée, opiniâtre, acharnée, sans une guerre à mort qui exige la maîtrise de soi, la discipline, la fermeté, une volonté une et inflexible.

Je répète, l'expérience de la dictature prolétarienne victorieuse en Russie a montré clairement à ceux qui ne savent pas réfléchir ou qui n'ont pas eu l'occasion de méditer ce problème, qu'une centralisation absolue et la plus rigoureuse discipline du prolétariat sont une des conditions essentielles pour vaincre la bourgeoisie.

On revient souvent là-dessus. Mais tant s'en faut qu'on se demande ce que cela signifie, dans quelles conditions la chose est possible. Les acclamations adressées au pouvoir des Soviets et aux bolchéviks, ne conviendrait-il pas de les accompagner *un peu plus souvent* d'une *très sérieuse analyse des causes* qui ont permis aux bolchéviks de forger la discipline indispensable au prolétariat révolutionnaire ?

Le bolchévisme existe comme courant de la pensée politique et comme parti politique depuis 1903. Seule l'histoire du bolchévisme, *tout au long* de son existence, peut expliquer de façon satisfaisante pourquoi il a pu élaborer et maintenir, dans les conditions les plus difficiles, la discipline de fer indispensable à la victoire du prolétariat.

Et tout d'abord la question se pose : qu'est-ce qui cimente la discipline du parti révolutionnaire du prolétariat ? qu'est-ce qui la contrôle ? qu'est-ce qui l'étaye ? C'est, d'abord, la conscience de l'avant-garde prolétarienne et son dévouement à la révolution, sa fermeté, son esprit de sacrifice, son héroïsme. C'est, ensuite, son aptitude à se lier, à se rapprocher et, si vous voulez, à se fondre jusqu'à un certain point avec la masse la plus large des travailleurs, au premier chef avec la masse prolétarienne, *mais aussi* la masse des travailleurs *non prolétarienne.* Troisièmement, c'est la justesse de la direction politique réalisée par cette avant-garde, la justesse de sa stratégie et de sa tactique politiques, à condition que les plus grandes masses se convainquent de cette justesse *par leur propre expérience.* A défaut de ces conditions, dans un parti révolutionnaire réellement capable d'être le parti de la classe d'avant-garde appelée à renverser la bourgeoisie et à transformer la société, la discipline est irréalisable. Ces conditions faisant défaut, toute tentative de créer cette discipline se réduit inéluctablement à des phrases

creuses, à des mots, à des simagrées. Mais, d'autre part, ces conditions ne peuvent pas surgir d'emblée. Elles ne s'élaborent qu'au prix d'un long travail, d'une dure expérience ; leur élaboration est facilitée par une théorie révolutionnaire juste qui n'est pas un dogme, et qui ne se forme définitivement qu'en liaison étroite avec la pratique d'un mouvement réellement massif et réellement révolutionnaire.

Si le bolchévisme a pu élaborer et réaliser avec succès, de 1917 à 1920, dans des conditions incroyablement difficiles, la plus rigoureuse centralisation et une discipline de fer, la cause en est purement et simplement dans plusieurs particularités historiques de la Russie.

D'une part, le bolchévisme est né en 1903, sur la base solide, s'il en fut, de la théorie marxiste. Et la justesse de cette théorie révolutionnaire – et de cette théorie seule – a été prouvée non seulement par l'expérience universelle du XIX^e^ siècle tout entier, mais encore et surtout par l'expérience des flottements et des hésitations, des erreurs et des déceptions de la pensée révolutionnaire en Russie. Pendant près d'un demi-siècle, de 1840 à 1890, en Russie, la pensée d'avant-garde, soumise au joug d'un tsarisme sauvage et réactionnaire sans nom, chercha avidement une théorie révolutionnaire juste, en suivant avec un zèle et un soin étonnants chaque « dernier mot » de l'Europe et de l'Amérique en la matière. En vérité, le marxisme, seule théorie révolutionnaire juste, la Russie l'a *payé* d'un demi-siècle de souffrances et de sacrifices inouïs, d'héroïsme révolutionnaire sans exemple, d'énergie incroyable, d'abnégation dans la recherche et l'étude, d'expériences pratiques, de déceptions, de vérification, de confrontation avec l'expérience de l'Europe. Du fait de l'émigration imposée par le tsarisme, la Russie révolutionnaire s'est trouvée être dans la seconde

moitié du XIX[e] siècle infiniment plus riche en relations internationales, infiniment mieux renseignée qu'aucun autre pays sur les formes et théories du mouvement révolutionnaire dans le monde entier.

D'autre part, le bolchévisme, né sur cette base théorique de granit, a vécu une histoire pratique de quinze années (1903-1917), qui, pour la richesse de l'expérience, n'a pas d'égale au monde. Aucun autre pays durant ces quinze années n'a connu, même approximativement, une vie aussi intense quant à l'expérience révolutionnaire, à la rapidité avec laquelle se sont succédées les formes diverses du mouvement, légal ou illégal, pacifique ou orageux, clandestin ou avéré, cercles ou mouvement de masse, parlementaire ou terroriste. Aucun autre pays n'a connu, dans un intervalle de temps aussi court, une si riche concentration de formes, de nuances, de méthodes dans la lutte de *toutes* les classes de la société contemporaine, lutte qui, par suite du retard du pays et du joug tsariste écrasant, mûrissait particulièrement vite et s'assimilait avec avidité et utilement le « dernier mot » de l'expérience politique de l'Amérique et de l'Europe.

III

Principales étapes de l'histoire du bolchévisme

Années de préparation de la révolution (1903-1905). On sent partout l'approche de la grande tempête. Fermentation et préparation dans toutes les classes de la société. A l'étranger, la presse de l'émigration pose théoriquement *toutes* les questions essentielles de la révolution. Les représentants des trois classes fondamentales, des trois principaux courants politiques, libéral-bourgeois, démocrate petit-bourgeois (se camouflant du pavillon « social-démo-

crate » ou « socialiste-révolutionnaire » [30]) et prolétarien révolutionnaire, dans une lutte des plus acharnées où s'affrontent programmes et tactiques, – anticipent et préparent la future lutte de classes déclarée. *Toutes* les questions pour lesquelles les masses ont combattu les armes à la main en 1905-1907 et en 1917-1920, on peut (et l'on doit) les retrouver, sous une forme embryonnaire, dans la presse de l'époque. Et entre ces trois tendances principales, il existe, bien entendu, une infinité de formations intermédiaires, transitoires, bâtardes. Plus exactement : c'est dans la lutte des organes de presse, des partis, des fractions, des groupes, que se cristallisent les tendances idéologiques et politiques qui sont réellement des tendances de classe ; les classes se forgent l'arme idéologique et politique dont elles ont besoin pour les combats à venir.

Années de révolution (1905-1907). Toutes les classes s'affirment ouvertement. Toutes les conceptions de programme et de tactique se vérifient par l'action des masses. La lutte gréviste revêt une ampleur et une acuité sans précédent dans le monde. Transformation de la grève économique en grève politique, de la grève politique en insurrection. Vérification pratique des rapports entre le prolétariat dirigeant et la paysannerie dirigée hésitante, instable. Naissance, dans le développement spontané de la lutte, de la forme d'organisation soviétique. Les débats de l'époque sur le rôle des Soviets anticipent la grande lutte des années 1917-1920. Succession des formes de lutte parlementaires et non parlementaires, de la tactique de boycottage du parlementarisme et de celle de la participation à ce dernier, des formes de lutte légales et illégales, de même que les rapports et liaisons qui existent entre ces formes, tout cela se distingue par une étonnante richesse de contenu. Chaque mois de cette période équivalait, pour l'en-

seignement des principes de la science politique – aux masses et aux chefs, aux classes et aux partis, – à une année de développement « pacifique », « constitutionnel ». Sans la « répétition générale » de 1905, la victoire de la Révolution d'Octobre 1917 eût été impossible.

Années de réaction (1907-1910). Le tsarisme a vaincu. Tous les partis révolutionnaires ou d'opposition sont écrasés. Abattement, démoralisation, scissions, débandade, reniement, pornographie au lieu de politique. Tendance accentuée à l'idéalisme philosophique ; le mysticisme qui sert de masque à l'esprit contre-révolutionnaire. Mais en même temps, la grande défaite justement offre aux partis révolutionnaires et à la classe révolutionnaire une leçon véritable, infiniment salutaire, une leçon de dialectique historique et qui leur fait comprendre et apprendre l'art de soutenir la lutte politique. On connaît le véritable ami dans le besoin. Les armées défaites sont à bonne école.

Le tsarisme victorieux est obligé de détruire au plus vite les vestiges de l'ordre des choses prébourgeois, patriarcal de la Russie. Son développement bourgeois fait des progrès remarquablement rapides. Les illusions sur la possibilité de se situer en dehors, au-dessus des classes, sur la possibilité d'éviter le capitalisme, sont réduites en poussière. La lutte de classes s'affirme d'une façon toute nouvelle, avec d'autant plus de relief.

Les partis révolutionnaires doivent parachever leur instruction. Ils ont appris à mener l'offensive. Il faut comprendre maintenant que cette science doit être complétée par cette autre science : comment ieux reculer. Il faut comprendre, – et la classe ré-olutionnaire s'applique à comprendre par sa propre amère expérience, – qu'il est impossible de vain-

cre sans avoir appris la science de l'offensive et de la retraite. De tous les partis révolutionnaires ou d'opposition défaits, les bolchéviks furent ceux qui se replièrent avec le plus d'ordre, avec le moins de dommage pour leur « armée », avec le moins de pertes pour son noyau, avec les scissions les moins profondes et les moins irréparables, avec le moins de démoralisation, avec la plus grande capacité de fournir à nouveau le travail le plus large, le mieux conçu et le plus énergique. Et si les bolchéviks y sont parvenus, c'est uniquement parce qu'ils avaient dénoncé sans pitié et bouté dehors les révolutionnaires de la phrase qui ne voulaient pas comprendre qu'il fallait se replier, qu'il fallait savoir se replier, qu'il fallait absolument apprendre à travailler légalement dans les parlements les plus réactionnaires, dans les plus réactionnaires organisations syndicales, coopératives, d'assurances et autres organisations analogues.

Années d'essor (1910-1914). Au début l'essor fut incroyablement lent, puis, à la suite des événements de la Léna [37], en 1912, il se fit un peu plus rapide. Les bolchéviks, surmontant des difficultés inouïes, refoulèrent les menchéviks, dont le rôle d'agents de la bourgeoisie au sein du mouvement ouvrier avait été admirablement compris, après 1905, par toute la bourgeoisie qui, pour cette raison, les soutenait de mille manières contre les bolchéviks. Pourtant, les bolchéviks ne seraient jamais arrivés à ce résultat s'ils n'avaient appliqué la tactique juste qui allie le travail clandestin à l'utilisation expresse des « possibilités légales ». Dans la plus réactionnaire des Doumas, les bolchéviks surent gagner toute la curie ouvrière.

Première guerre impérialiste mondiale (1914-1917). Le parlementarisme légal, étant donné le caractère profondément réactionnaire du « parlement »,

rend les plus grands services au parti du prolétariat révolutionnaire, aux bolchéviks. Les députés bolchéviks prennent le chemin de la Sibérie [38]. Dans la presse de l'émigration, toutes les nuances d'opinions du social-impérialisme, du social-chauvinisme, du social-patriotisme, de l'internationalisme inconséquent ou conséquent, du pacifisme et de la négation révolutionnaire des illusions pacifistes, trouvent chez nous leur expression totale.... Et si le bolchévisme a su triompher en 1917-1920, une des principales causes de cette victoire est que, dès la fin de 1914, il avait dénoncé sans merci la bassesse, la vilenie et la lâcheté du social-chauvinisme et du « kautskisme » (auquel correspondent le longuettisme en France, les conceptions des chefs du Parti travailliste indépendant [39] et des fabiens [40] en Angleterre, de Turati en Italie, etc.), et que les masses s'étaient ensuite convaincues de plus en plus, par leur propre expérience, de la justesse des vues bolchéviques.

Deuxième révolution russe (de février à octobre 1917). La vétusté et la décrépitude incroyable du tsarisme (auxquelles s'ajoutaient les atteintes et les souffrances d'une guerre infiniment dure) avaient dressé contre lui une immense force de destruction. En quelques jours la Russie se transforma en une République démocratique bourgeoise plus libre – dans les conditions de la guerre – que n'importe quel pays du monde. Les chefs des partis d'opposition et des partis révolutionnaires se mirent en devoir de former le gouvernement tout comme dans les républiques les plus « strictement parlementaires » ; et le titre de chef d'un parti d'opposition au parlement, même dans ce parlement tout ce qu'il y a de plus réactionnaire, *facilitait* le rôle que devait jouer plus tard un tel chef dans la révolution.

En quelques semaines, menchéviks et « socialistes-révolutionnaires » s'assimilèrent admirablement tous

les procédés et manières, les arguments et sophismes des héros européens de la IIe Internationale, des ministérialistes [41] et autre ramassis opportuniste. Tout ce que nous lisons maintenant sur les Scheidemann et les Noske, sur Kautsky et Hilferding, Renner et Austerlitz, Otto Bauer et Fritz Adler, sur Turati et Longuet, sur les fabiens et les chefs du Parti travailliste indépendant d'Angleterre, nous semble (et l'est en réalité) une fastidieuse répétition, la reprise d'un vieil air connu. Tout cela, nous l'avons déjà vu chez les menchéviks. L'histoire a joué un tour de sa façon : elle a obligé les opportunistes d'un pays retardataire à anticiper le rôle des opportunistes de plusieurs pays avancés.

Si tous les héros de la IIe Internationale ont fait faillite, s'ils se sont couverts de honte pour n'avoir pas compris la portée et le rôle des Soviets et du pouvoir des Soviets, si l'on a vu se déshonorer avec un singulier « éclat » et s'enferrer sur cette question les chefs de trois partis très importants actuellement sortis de la IIe Internationale (à savoir : le Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne [42], le Parti longuettiste en France et le Parti travailliste indépendant d'Angleterre), si tous se sont montrés les esclaves des préjugés de la démocratie petite-bourgeoise (tout à fait dans le goût des petits bourgeois de 1848, qui se donnaient le nom de « social-démocrates »), *tout cela* nous l'avions *déjà* vu par l'exemple des menchéviks. L'histoire a joué ce bon tour que les Soviets sont nés en Russie, en 1905, qu'ils ont été falsifiés en février-octobre 1917 par les menchéviks qui firent banqueroute pour n'avoir pas su comprendre le rôle et la portée des Soviets, et que maintenant, *dans le monde entier*, est née l'idée du pouvoir des Soviets, idée qui se répand avec une rapidité prodigieuse dans le prolétariat de tous les pays, tandis que les héros attitrés de la IIe Interna-

tionale font *partout* banqueroute parce que ne comprenant pas, exactement comme nos menchéviks, le rôle et la portée des Soviets. L'expérience a prouvé que dans certaines questions très essentielles de la révolution prolétarienne, *tous* les pays passeraient inévitablement par où a passé la Russie.

Les bolchéviks commencèrent leur lutte victorieuse contre la République parlementaire (en fait) bourgeoise et contre les menchéviks avec une extrême prudence ; ils l'avaient préparée avec infiniment de soin, contrairement à l'opinion assez répandue aujourd'hui en Europe et en Amérique. Au début de cette période nous *n'avons pas* appelé à renverser le gouvernement ; nous avons expliqué qu'il était impossible de le renverser *sans* que des changements préalables fussent intervenus dans la composition et la mentalité des Soviets. Nous n'avons pas proclamé le boycottage du parlement bourgeois, de la Constituante ; mais nous avons dit, – nous l'avons dit officiellement, au nom du parti, dès notre Conférence d'avril [43] 1917, – qu'une république bourgeoise avec une Constituante valait mieux que cette même république sans Constituante, mais qu'une République « ouvrière et paysanne », soviétique, valait mieux que toute république démocratique bourgeoise, parlementaire. Sans cette préparation prudente, minutieuse, circonspecte et persévérante, nous n'eussions pu ni remporter la victoire en octobre 1917, ni maintenir cette victoire.

IV

Dans la lutte contre quels ennemis au sein du mouvement ouvrier le bolchévisme s'est-il développé, fortifié, aguerri ?

C'est, d'abord et surtout, en combattant l'opportunisme qui, en 1914, s'est définitivement mué en so-

cial-chauvinisme et s'est définitivement rangé aux côtés de la bourgeoisie contre le prolétariat. Il fut naturellement le principal ennemi du bolchévisme au sein du mouvement ouvrier. C'est encore le principal ennemi à l'échelle internationale. C'est à cet ennemi que le bolchévisme a consacré et consacre le maximum d'attention. Aujourd'hui cet aspect de l'activité des bolchéviks est assez connu, même à l'étranger.

On ne peut pas en dire autant de l'autre ennemi du bolchévisme au sein du mouvement ouvrier. On ne sait pas encore suffisamment à l'étranger que le bolchévisme a grandi, s'est constitué et s'est aguerri au cours d'une lutte de longues années contre l'esprit *révolutionnaire petit-bourgeois* qui frise l'anarchisme ou lui fait quelque emprunt et qui, pour tout ce qui est essentiel, déroge aux conditions et aux nécessités d'une lutte de classe prolétarienne conséquente. Il est un fait théoriquement bien établi pour les marxistes, et entièrement confirmé par l'expérience de toutes les révolutions et de tous les mouvements révolutionnaires d'Europe, – c'est que le petit propriétaire, le petit patron (type social très largement représenté, formant une masse importante dans bien des pays d'Europe) qui, en régime capitaliste, subit une oppression continuelle et, très souvent, une aggravation terriblement forte et rapide de ses conditions d'existence et la ruine, passe facilement à un révolutionnarisme extrême, mais est incapable de faire preuve de fermeté d'esprit d'organisation, de discipline et de constance.

. . .Le bolchévisme, dès son origine, en 1903, reprit cette tradition de lutte implacable contre l'esprit révolutionnaire petit-bourgeois, mi-anarchiste (ou capable de flirter avec l'anarchisme), tradition qui fut toujours celle de la social-démocratie révolutionnaire, et qui s'était particulièrement ancrée chez nous

aux années 1900-1903, au moment où étaient jetées les fondations d'un parti de masse du prolétariat révolutionnaire en Russie. Le bolchévisme reprit et poursuivit la lutte contre le parti qui, plus que tout autre, traduisait les tendances de l'esprit révolutionnaire petit-bourgeois, à savoir : le parti « socialiste-révolutionnaire », sur trois points principaux. D'abord, ce parti, niant le marxisme, s'obstinait à ne pas vouloir (peut-être serait-il plus exact de dire : qu'il ne pouvait pas) comprendre la nécessité de tenir compte, avec une objectivité rigoureuse, des forces de classes et du rapport de ces forces, avant d'engager une action politique quelconque. En second lieu, ce parti voyait une manifestation particulière de son « esprit révolutionnaire » ou de son « gauchisme » dans la reconnaissance par lui du terrorisme individuel, des attentats, ce que nous, marxistes, répudiions catégoriquement. Naturellement, nous ne répudiions le terrorisme individuel que pour des motifs d'opportunité. Tandis que les gens capables de condamner « en principe » la terreur de la grande révolution française ou d'une façon générale, la terreur exercée par un parti révolutionnaire victorieux, assiégé par la bourgeoisie du monde entier, – ces gens-là, Plékhanov dès 1900-1903, alors qu'il était marxiste et révolutionnaire, les a tournés en dérision, les a bafoués. En troisième lieu, pour les « socialistes-révolutionnaires » être « de gauche » revenait à ricaner sur les péchés opportunistes relativement bénins de la social-démocratie allemande, tout en imitant les opportunistes extrêmes de ce même parti, par exemple, dans la question agraire ou dans la question de la dictature du prolétariat.

L'histoire, soit dit en passant, a confirmé aujourd'hui, sur une vaste échelle, à l'échelle mondiale, l'opinion que nous avons toujours défendue, à savoir que la social-démocratie *révolutionnaire* d'Allemagne

(remarquez que dès 1900-1903 Plékhanov réclama l'exclusion de Bernstein, et les bolchéviks, continuant toujours cette tradition, dénoncèrent en 1913 la bassesse, la lâcheté et la trahison de Legien [44]), — la social-démocratie révolutionnaire d'Allemagne, dis-je, ressemblait *le plus* au parti dont le prolétariat révolutionnaire a besoin pour vaincre. Maintenant, en 1920, après toutes les faillites honteuses et les crises de l'époque de la guerre et des premières années qui la suivirent, il apparaît clairement que de tous les partis d'Occident, c'est la social-démocratie révolutionnaire d'Allemagne qui a donné les meilleurs chefs, qui s'est remise sur pied, s'est rétablie, a repris des forces avant les autres. On peut le voir dans le Parti spartakiste [45] et dans l'aile gauche, prolétarienne, du « Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne » qui mène sans défaillance la lutte contre l'opportunisme et le manque de caractère des Kautsky, des Hilferding, des Ledebour et des Crispien. Si l'on jette maintenant un coup d'œil d'ensemble sur la période historique parfaitement révolue, qui va de la Commune de Paris à la première République socialiste des Soviets, on voit se préciser, en des contours absolument nets et indiscutables, l'attitude générale du marxisme envers l'anarchisme. C'est le marxisme qui a prévalu finalement, et si les anarchistes n'avaient pas tort de signaler le caractère opportuniste des idées sur l'Etat, professées par la plupart des partis socialistes, ce caractère opportuniste tenait tout d'abord à la déformation et même à la dissimulation pure et simple des idées de Marx sur l'Etat (dans mon livre l'*Etat et la Révolution*, j'ai noté que Bebel avait tenu sous le boisseau pendant trente-six ans, de 1875 à 1911, la lettre où Engels [46] dénonçait avec une vigueur, une franchise, une clarté et un relief étonnant l'opportunisme des conceptions social-démocrates courantes sur l'Etat) ; en se-

cond lieu, ce sont justement les courants les plus marxistes, existant dans les partis socialistes d'Europe et d'Amérique qui ont le plus vite et le plus largement redressé ces vues opportunistes, reconnu le pouvoir des Soviets et sa supériorité sur la démocratie parlementaire bourgeoise.

En deux occasions la lutte du bolchévisme contre les déviations « de gauche » dans son propre parti prit une ampleur particulière : en 1908, à propos de la participation au « parlement » le plus réactionnaire et aux associations ouvrières légales, régies par des lois ultra-réactionnaires, et en 1918 (paix de Brest-Litovsk [47]), sur la question de savoir si l'on pouvait admettre tel ou tel « compromis ».

En 1908, les bolchéviks « de gauche » furent exclus de notre parti pour s'être obstinément refusés à comprendre la nécessité de participer au « parlement » [48] ultra-réactionnaire. Les « gauches » – parmi lesquels figuraient bon nombre d'excellents révolutionnaires qui, plus tard, appartinrent (et continuent d'appartenir) avec honneur au Parti communiste, – s'inspiraient plus particulièrement de l'expérience heureuse du boycottage de 1905. Lorsqu'au mois d'août le tsar avait proclamé la convocation d'un « parlement » consultatif, les bolchéviks, à l'encontre de tous les partis d'opposition et à l'encontre des menchéviks, avaient proclamé le boycottage de ce parlement, et celui-ci fut effectivement balayé par la révolution d'octobre 1905 [49]. Alors, le boycottage était tout indiqué, non pas que la non-participation aux parlements réactionnaires soit juste en général, mais parce qu'on avait exactement tenu compte de la situation objective qui menait à une transformation rapide des grèves de masse en grève politique, puis en grève révolutionnaire et, enfin, en insurrection. L'objet du débat était alors de savoir s'il fallait laisser au tsar l'initiative de la convocation de

la première institution représentative, ou bien tenter d'arracher cette convocation des mains du vieux pouvoir. Puisque l'on n'avait pas et que l'on ne pouvait avoir la certitude que la situation objective était bien analogue à celle-là, et que son développement se poursuivrait dans le même sens et à la même allure, le boycottage n'était plus indiqué.

Le boycottage bolchévik du « parlement » en 1905 enrichit le prolétariat révolutionnaire d'une expérience politique extrêmement précieuse, en lui montrant qu'il est parfois utile et même obligatoire, lorsqu'on use simultanément des formes de lutte légales ou non, parlementaires et extraparlementaires, de savoir renoncer aux formes parlementaires. Mais transposer aveuglément, par simple imitation, sans esprit critique, cette expérience dans d'*autres* conditions, dans une *autre* conjoncture, c'est commettre la plus grave erreur. Le boycottage de la « Douma » par les bolchéviks, en 1906, fut une erreur pourtant sans gravité et facile à réparer *. Par contre, une erreur très grave et difficilement réparable fut le boycottage de 1907, 1908 et des années suivantes. A cette époque en effet, d'une part, on ne pouvait s'attendre à voir monter très rapidement la vague révolutionnaire, ni à ce qu'elle se transformât en insurrection, et, d'autre part, la nécessité de combiner le travail légal avec le travail illégal découlait de la situation historique créée par la rénovation bourgeoise de la monarchie.

Quand on considère aujourd'hui rétrospectivement

---

* Ce qui vaut pour les individus peut être appliqué, toutes proportions gardées, à la politique et aux partis. L'homme intelligent n'est pas celui qui ne fait pas de fautes. Ces gens-là n'existent pas et ne peuvent pas exister. Celui-là est intelligent qui fait des fautes, pas très graves, et qui sait les corriger facilement et vite.

cette période historique parfaitement révolue, dont le lien avec les périodes ultérieures est maintenant tout à fait manifeste, il apparaît clairement que les bolchéviks *n'auraient pas pu* conserver (je ne dis même pas : affermir, développer, fortifier), entre 1908 et 1914, le noyau solide du parti révolutionnaire du prolétariat, s'ils n'avaient pas su maintenir, au prix d'une âpre lutte, l'*obligation* de combiner les formes de lutte illégales avec les formes légales, avec la participation *obligatoire* au parlement ultra-réactionnaire et à une série d'autres institutions, régies par une législation réactionnaire (caisses d'assurances, etc.).

En 1918, les choses n'allèrent pas jusqu'à la scission. Les communistes de «gauche» se bornèrent à constituer un groupe à part, une « fraction » au sein de notre parti, pas pour longtemps d'ailleurs. Dans la même année 1918, les représentants les plus marquants du « communisme de gauche », Radek et Boukharine par exemple, reconnurent ouvertement leur erreur. La paix de Brest-Litovsk était à leurs yeux un compromis avec les impérialistes, inadmissible en principe et nuisible au parti du prolétariat révolutionnaire. C'était bien, en effet, un compromis avec les impérialistes, mais il était justement celui que les circonstances rendaient *obligatoire.*

Aujourd'hui, lorsque j'entends attaquer, comme le font par exemple les « socialistes-révolutionnaires », la tactique que nous avons suivie en signant la paix de Brest-Litovsk, ou lorsque j'entends cette remarque que me fit le camarade Lansbury au cours d'un entretien : « Nos chefs anglais des trade-unions disent que les compromis sont admissibles pour eux aussi, puisqu'ils l'ont été pour le bolchévisme », je réponds généralement tout d'abord par cette comparaison simple et « populaire » :

Imaginez-vous que votre automobile soit arrêtée

par des bandits armés. Vous leur donnez votre argent, votre passeport, votre revolver, votre auto. Vous vous débarrassez ainsi de l'agréable voisinage des bandits. C'est là un compromis, à n'en pas douter. « *Do ut des* » (je te « donne » mon argent, mes armes, mon auto, « pour que tu me donnes » la possibilité de me retirer sain et sauf). Mais on trouverait difficilement un homme, à moins qu'il n'ait perdu la raison, pour déclarer pareil compromis « inadmissible en principe », ou pour dénoncer celui qui l'a conclu comme complice des bandits (encore que les bandits, une fois maîtres de l'auto, aient pu s'en servir, ainsi que des armes, pour de nouveaux brigandages). Notre compromis avec les bandits de l'impérialisme allemand a été analogue à celui-là.

Mais lorsque les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires de Russie, les partisans de Scheidemann (et dans une large mesure les kautskistes) en Allemagne, Otto Bauer et Friedrich Adler (sans parler même de MM. Renner et C^ie^) en Autriche, les Renaudel, Longuet et C^ie^ en France, les fabiens, les « indépendants » et les « travaillistes » (« labouristes [50] ») en Angleterre, ont conclu en 1914-1918 et en 1918-1920, *contre* le prolétariat révolutionnaire de leurs pays respectifs, des *compromis* avec les bandits de leur propre bourgeoisie et, parfois, de la bourgeoisie « alliée », tous ces messieurs se comportaient *en complices du banditisme.*

La conclusion est claire : rejeter les compromis « en principe », nier la légitimité des compromis en général, quels qu'ils soient, c'est un enfantillage...

Pour ne laisser place à aucun malentendu, j'essaierai d'esquisser, ne fût-ce que très brièvement, quelques principes fondamentaux pouvant servir à l'analyse des exemples concrets de compromis.

Le parti qui a conclu avec les impérialistes allemands un compromis en signant la paix de Brest-

Litovsk, avait commencé à élaborer pratiquement son internationalisme dès la fin de 1914. Il n'avait pas craint de préconiser la défaite de la monarchie tsariste et de stigmatiser la « défense de la patrie » dans une guerre entre deux rapaces impérialistes. Les députés de ce parti au parlement prirent le chemin de la Sibérie, et non pas celui qui conduit aux portefeuilles ministériels dans un gouvernement bourgeois. La révolution qui a renversé le tsarisme et créé la République démocratique, a été pour ce parti une nouvelle et grande épreuve ; il n'a accepté aucune entente avec « ses » impérialistes, mais a préparé leur renversement et les a renversés. Une fois maître du pouvoir politique, ce parti n'a laissé pierre sur pierre ni de la grande propriété terrienne ni de la propriété capitaliste. Après avoir publié et annulé les traités secrets des impérialistes, ce parti a proposé la paix à *tous* les peuples, et n'a cédé à la violence des rapaces de Brest-Litovsk qu'après que les impérialistes anglo-français eurent torpillé la paix, et que les bolchéviks eurent fait tout ce qui était humainement possible pour hâter la révolution en Allemagne et dans les autres pays. La parfaite justesse d'un tel compromis, conclu par un tel parti, dans une telle situation, devient chaque jour plus claire et plus évidente pour tous.

Les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires de Russie (comme d'ailleurs tous les chefs de la IIe Internationale dans le monde entier en 1914-1920) avaient commencé par trahir, en justifiant, directement ou indirectement, la « défense de la patrie », c'est-à-dire la défense de *leur* bourgeoisie spoliatrice. Ils ont persisté dans la trahison en se coalisant avec la bourgeoisie de *leur* pays et en luttant aux côtés de *leur* bourgeoisie contre le prolétariat révolutionnaire de leur propre pays. Leur bloc, d'abord avec Kérenski et les cadets, puis avec Koltchak et Déni-

kine en Russie, de même que le bloc de leurs coreligionnaires étrangers avec la bourgeoisie de *leurs* pays respectifs, marqua leur passage aux côtés de la bourgeoisie contre le prolétariat. *Leur* compromis avec les bandits de l'impérialisme a consisté, du commencement à la fin, à se faire les *complices* du banditisme impérialiste...

VIII

Jamais de compromis ?

...Jusqu'à la chute du tsarisme, les social-démocrates révolutionnaires de Russie recoururent maintes fois aux services des libéraux bourgeois, c'est-à-dire qu'ils passèrent quantité de compromis pratiques avec ces derniers. En 1901-1902, dès avant la naissance du bolchévisme, l'ancienne rédaction de l'*Iskra* (faisaient partie de cette rédaction : Plékhanov, Axelrod, Zassoulitch, Martov, Potressov et moi) avait conclu (pas pour longtemps, il est vrai) une alliance politique formelle avec le leader politique du libéralisme bourgeois, Strouvé [51], tout en soutenant sans discontinuer la lutte idéologique et politique la plus implacable contre le libéralisme bourgeois et contre les moindres manifestations de son influence au sein du mouvement ouvrier. Les bolchéviks ont toujours suivi cette politique. Depuis 1905, ils ont systématiquement préconisé l'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie contre la bourgeoisie libérale et le tsarisme, sans toutefois refuser jamais de soutenir la bourgeoisie contre le tsarisme (par exemple, au scrutin de 2e degré ou au scrutin de ballottage) et sans cesser la lutte idéologique et politique la plus intransigeante contre le parti paysan révolutionnaire bourgeois, les « socialistes-révo-

lutionnaires », qu'ils dénonçaient comme des démocrates petits-bourgeois se prétendant socialistes. En 1907, les bolchéviks constituèrent, pour peu de temps, un bloc politique formel avec les « socialistes-révolutionnaires » pour les élections à la Douma. De 1903 à 1912, nous avons séjourné avec les menchéviks, parfois pendant plusieurs années, nominalement dans le même parti social-démocrate, *sans jamais* cesser de les combattre sur le terrain idéologique et politique comme agents de l'influence bourgeoise sur le prolétariat et comme opportunistes. Nous avons conclu pendant la guerre une sorte de compromis avec les « kautskistes », les menchéviks de gauche (Martov) et une partie des « socialistes-révolutionnaires » (Tchernov, Nathanson) ; nous avons siégé avec eux à Zimmerwald et Kienthal [52], publié des manifestes communs ; mais nous n'avons jamais cessé ni relâché notre lutte idéologique et politique contre les « kautskistes », les Martov et les Tchernov. (Nathanson est mort en 1919, étant « communiste-révolutionnaire » populiste [53] très proche de nous, presque solidaire avec nous). Au moment même de la Révolution d'Octobre, nous avons constitué un bloc politique, non point formel, mais très important (et très réussi) avec la paysannerie petite-bourgeoise, en acceptant *en entier*, sans y rien changer, le programme agraire des *socialistes-révolutionnaires* ; c'est-à-dire que nous avons consenti un compromis indéniable, afin de prouver aux paysans que, loin de vouloir nous imposer, nous désirions nous entendre avec eux. Nous avons proposé en même temps (et nous réalisions peu après) un bloc politique formel – avec participation au gouvernement – aux « socialistes-révolutionnaires de gauche » qui dénoncèrent ce bloc au lendemain de la paix de Brest-Litovsk pour en venir ensuite, en juillet 1918, à une insurrection armée et, plus tard, à la lutte armée contre nous...

X

Quelques conclusions

...Depuis la révolution prolétarienne de Russie et les victoires inattendues – pour la bourgeoisie et les philistins, – remportées par cette révolution à l'échelle internationale, l'univers entier est devenu tout autre, la bourgeoisie de même a changé partout. Elle redoute le « bolchévisme », elle est exaspérée contre lui jusqu'à en perdre la raison. Et c'est précisément pourquoi, d'une part, elle précipite le cours des événements ; de l'autre, attentive à réprimer violemment le bolchévisme, elle affaiblit par là ses propres positions sur toute une série d'autres terrains. Ces deux circonstances, les communistes de tous les pays avancés doivent en tenir compte dans leur tactique.

...La bourgeoisie ne voit à peu près qu'un seul aspect du bolchévisme : l'insurrection, la violence, la terreur ; aussi bien, elle s'efforce de se préparer à la résistance et à la riposte de *ce côté-là* surtout. Il se peut qu'elle réussisse dans certains cas, dans certains pays, pour des intervalles de temps plus ou moins courts : cette éventualité doit être envisagée, et nous n'avons absolument rien à redouter de cette réussite. Le communisme « surgit » littéralement de tous les points de la vie sociale ; il éclôt décidément partout ; la « contagion » (pour nous servir d'un terme de comparaison affectionné de la bourgeoisie et de la police bourgeoise, et qui leur est le plus « agréable ») a pénétré à fond l'organisme et l'a imprégné tout entier. Que l'on « bouche » avec un soin particulier une des issues, la « contagion » en trouvera une autre, parfois la plus imprévisible. La vie l'emportera. La bourgeoisie peut bien se démener, s'irriter jusqu'à en perdre la raison, forcer la note, commettre des sottises, se venger par avance

des bolchéviks et tâcher de massacrer (dans les Indes, en Hongrie, en Allemagne, etc.) de nouvelles centaines, des milliers, des centaines de milliers de bolchéviks de demain ou d'hier : en agissant de la sorte, la bourgeoisie agit comme l'ont fait toutes les classes condamnées par l'histoire. Les communistes doivent savoir que l'avenir leur appartient en tout état de cause. Et c'est pourquoi nous pouvons (et devons) unir, dans la grande lutte révolutionnaire, l'ardeur la plus passionnée au plus grand sang-froid et à l'estimation la plus réfléchie des convulsions forcenées de la bourgeoisie. La révolution russe a été cruellement battue en 1905 ; les bolchéviks russes furent battus en juillet 1917 ; plus de 15 000 communistes allemands furent massacrés à la suite des savantes provocations et adroites manœuvres de Scheidemann et Noske alliés à la bourgeoisie et aux généraux monarchistes ; la terreur blanche est déchaînée en Finlande et en Hongrie. Mais dans tous les pays et dans toutes les circonstances, le communisme prend de la vigueur et grandit. Il jette de si profondes racines que les persécutions, loin de l'affaiblir et de le débiliter, le rendent plus fort. Il ne nous manque qu'une chose pour marcher à la victoire avec plus d'assurance et de fermeté, à savoir : le sentiment net et profond, chez les communistes de tous les pays, de la nécessité d'avoir le maximum de *souplesse* dans leur tactique. Ce qui aujourd'hui manque au communisme, d'une si belle venue, dans les pays avancés surtout, c'est cette conscience et l'art de s'en inspirer dans la pratique...

ANNEXE

I

La scission des communistes allemands

...Le grand bonheur des bolchéviks de Russie, c'est qu'ils ont eu quinze années pour mener à bon-

ne fin, de façon systématique, la lutte contre les menchéviks (c'est-à-dire contre les opportunistes et les « centristes ») et contre les « gauches », longtemps avant l'action directe des masses pour la dictature du prolétariat. En Europe et en Amérique, on est aujourd'hui obligé de faire le même travail « à marches forcées ». Certains personnages, surtout d'entre les prétendants malheureux au rôle de chefs, pourront (si l'esprit de discipline prolétarien et la « loyauté envers eux-mêmes » leur font défaut) persister longtemps dans leurs erreurs ; quant aux masses ouvrières, elles réaliseront facilement et vite, le moment venu, leur propre union et celle de tous les communistes sincères dans un parti unique, capable d'instituer le régime soviétique et la dictature du prolétariat *.

Avril-mai 1920

Œuvres, t. 31, pp. 17-33, 67-68, 96-98, 106-107

---

* En ce qui concerne la fusion future des communistes « de gauche », des antiparlementaires, avec les communistes en général, je ferai encore une remarque. Dans la mesure où j'ai pu prendre connaissance des journaux des communistes « de gauche », et en général des communistes d'Allemagne, je constate que les premiers ont l'avantage de savoir mieux que les autres faire de la propagande au sein des masses. J'ai observé à plusieurs reprises quelque chose d'analogue, — quoique en de moindres proportions, dans des organisations locales isolées et non à l'échelle nationale, — dans l'histoire du Parti bolchévik. Ainsi, en 1907-1908, les bolchéviks « de gauche » ont quelquefois, çà et là, fait auprès des masses leur travail d'agitation avec plus de succès que nous. Cela s'explique en partie, parce qu'en période révolutionnaire ou lorsque le souvenir de la révolution est encore vif, il est plus aisé d'aborder les masses avec une tactique de « simple » négation. Toutefois, ce n'est pas encore un argument en faveur de la justesse de cette tactique. En tout cas, il ne fait pas l'ombre d'un doute que le *Parti* communiste qui veut être réellement l'avant-garde, le détachement avan-

X[e] CONFÉRENCE DE RUSSIE DU P.C.(b)R.

CONCLUSION DU RAPPORT SUR L'IMPOT EN NATURE LE 27 MAI 1921 [54]

(Extrait)

... Si l'on compare tout le travail du Parti communiste à quatre années d'études supérieures, notre position peut se définir ainsi : nous subissons un examen de passage de la troisième à la quatrième année ; nous ne l'avons pas encore réussi, mais tout atteste que nous le réussirons. Si l'on compte les années scolaires, la première a duré de 1870 à 1903 ; ce fut la phase initiale qui a conduit du groupe « Narodnaïa Volia », de la social-démocratie et de la II[e] Internationale au bolchévisme. Voilà la première année.

La deuxième va de 1903 à 1917, avec la préparation sérieuse de la révolution et le premier essai de révolution en 1905. La troisième, de 1917 à 1921 : ce sont quatre ans au contenu plus riche que les 40 années antérieures. La prise du pouvoir par le prolétariat a été une épreuve fort sérieuse, mais non décisive. Bien que notre hymne proclame : « c'est la lutte finale », je dois dire que ce n'est malheureusement pas la lutte finale mais, pour être absolument exact, l'une de celles qui la précèdent. Et maintenant nous en sommes à l'examen de passage de la troisième à la quatrième année...

Œuvres, t. 32, p. 460

---

cé de la *classe* révolutionnaire, du prolétariat, et qui veut en outre apprendre à diriger la grande *masse* prolétarienne, mais aussi non prolétarienne, la masse des travailleurs et des exploités, doit savoir faire la propagande, organiser, mener l'agitation de la façon la plus accessible, la plus intelligible, la plus claire et la plus vivante à la fois pour les « faubourgs » industriels et pour les campagnes.

XIe CONGRÈS DU P.C.(b)R.

RAPPORT POLITIQUE DU COMITÉ CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE (BOLCHÉVIK) DE RUSSIE LE 27 MARS 1922[55]

(Extrait)

C'est que dans la masse populaire, nous sommes comme une goutte d'eau dans l'océan et nous ne pouvons exercer le pouvoir qu'à la condition d'exprimer exactement ce dont le peuple a conscience. Sinon, le Parti communiste ne conduira pas le prolétariat, celui-ci n'entraînera pas derrière lui les masses, et toute la machine se disloquera.

Œuvres, t. 33, p. 311

POUR LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA « PRAVDA »

(Extrait)

. . . Bien que le bolchévisme *soit devenu* une force internationale, bien que dans *tous* les pays civilisés et avancés soient déjà nés les nouveaux chartistes, les nouveaux Varlin et les nouveaux Liebknecht, qui grandissent sous l'aspect de partis communistes légaux (comme était légale notre *Pravda* sous le tsarisme, il y a dix ans), la bourgeoisie internationale n'en reste pas moins, pour l'instant, infiniment plus forte que son adversaire de classe. Cette bourgeoisie, qui a fait tout ce qui dépendait d'elle pour rendre l'accouchement plus difficile, pour décupler les dangers et les souffrances de l'enfantement du pouvoir prolétarien en Russie, est encore capable de condamner aux tortures et à la mort des millions

et des dizaines de millions d'hommes au moyen de guerres de gardes blancs, de guerres impérialistes, etc. Cela, nous ne devons pas l'oublier. Nous devons savoir adapter notre tactique à cette particularité de l'état de choses actuel. Pour l'instant, la bourgeoisie peut encore faire souffrir, torturer et tuer en toute liberté. Ce qu'elle ne peut pas faire, c'est arrêter la victoire complète, inévitable, et, du point de vue de l'histoire mondiale, très proche, du prolétariat révolutionnaire.

Mai 1922

Œuvres, t. 33, pp. 358-359

NOTES

1. L'ouvrage de Lénine *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates* (Réponse aux articles parus dans la revue *Rousskoïé Bogatstvo* et dirigés contre les marxistes) fut écrit en 1894.

Lénine y soumet à une critique sévère les opinions des populistes libéraux. D'autre part, il y expose et développe la théorie du marxisme. — P. 21.

2. La brochure *Les tâches des social-démocrates russes* fut écrite par Lénine, en Sibérie, où il fut déporté à la fin de 1897. L'ouvrage fut édité pour la première fois en 1898, à Genève, par le groupe « Libération du Travail ». Il a été largement diffusé parmi les ouvriers d'avant-garde de Russie. Il généralise l'expérience de l'« Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière » de Pétersbourg, étaye le programme et la tactique politiques des social-démocrates russes. — P. 24.

3. L'« Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière » fut fondée par Lénine en automne 1895. Elle réunit environ vingt cercles ouvriers marxistes de Pétersbourg. En décembre 1895, le gouvernement tsariste a porté un coup sérieux à l'Union : dans la nuit du 8 au 9 (du 20 au 21), Lénine et une grande partie de ses membres ont été arrêtés. — P. 24.

4. La loi du 2 (14) juin 1897 (« Sur la durée et la répartition de la journée de travail dans les entreprises de l'industrie ») a introduit, pour la première fois dans l'his-

toire de la Russie, une réduction légale de la journée de travail pour les ouvriers de la grande industrie ; la loi a été adoptée sous la pression du mouvement ouvrier des années 90, principalement des grèves de masse des ouvriers de Pétersbourg en 1895-1896. — P. 25.

5. La *Protestation des social-démocrates de Russie* fut rédigée par Lénine au cours de sa déportation en août 1899, dès qu'il eut reçu de Pétersbourg, par l'intermédiaire de A. Oulianova-Elizarova, le document des « économistes » qu'elle qualifiait de « Credo des jeunes ». Le manifeste du groupe des « économistes » n'était pas destiné à la presse, car ils avaient peur qu'on rende publiques leurs opinions opportunistes, et il a été publié, comme l'indiquait Lénine, contre la volonté de ses auteurs. Le projet de *Protestation,* préparé par Lénine, fut examiné et approuvé à l'unanimité à une réunion de 17 déportés politiques marxistes dans le district de Minoussinsk. Il a été publié dans une édition à part des nos 4-5 de la revue *Rabotchéié Délo* en décembre 1899. — P. 26.

6. Lénine cite les Statuts de l'Association Internationale des Travailleurs (Ire Internationale) rédigés par K. Marx en 1864. — P. 32.

7. *Rabotchaïa Mysl* (La Pensée ouvrière), journal des « économistes » ; parution d'octobre 1897 à décembre 1902. — P. 32.

8. Il s'agit du Ier Congrès du P.O.S.D.R. tenu à Minsk les 1-3 (13-15) mars 1898. Neuf délégués représentant six organisations y ont assisté. — P. 33.

9. L'ouvrage *Que faire ?* a été écrit par Lénine de l'automne 1901 à février 1902. Après sa parution, l'ouvrage a reçu une large diffusion au sein des organisations social-démocrates de toute la Russie.

Dans son ouvrage, Lénine a soumis à une critique sévère les partisans de Bernstein et la variante russe du révisionnisme international : les « économistes ». D'autre part, il met à jour les problèmes essentiels de la création d'un parti marxiste en Russie, parti prolétarien de type nouveau, ses fondements idéologiques, tactiques et d'organisation. — P. 34.

10. Narodovoltsy, membres de l'organisation politique secrète des populistes terroristes, « Narodnaïa Volia » (la Volonté du peuple) qui se forma en août 1879. A partir de leur théorie erronée du héros « actif » et de la foule « pas-

sive », les narodovoltsy espéraient transformer la société sans la participation du peuple, par leurs propres forces, par la voie de la terreur individuelle.

Critiquant le programme erroné et utopique des narodovoltsy, Lénine parla avec grand respect de la lutte pleine d'abnégation des membres de la « Narodnaïa Volia » contre le tsarisme. — P. 36.

11. Brentanistes, partisans de la théorie bourgeoise et libérale, prêchant la possibilité de résoudre le problème ouvrier sous le capitalisme au moyen d'une législation ouvrière et de l'organisation des ouvriers en syndicats. C'est du nom de L. Brentano, économiste bourgeois allemand, un des représentants principaux de l'école du « socialisme d'Etat » dans l'économie politique bourgeoise, qu'a été baptisée cette théorie. — P. 37.

12. Le *Credo*, symbole de la foi, programme, conception du monde. Nom le plus connu du manifeste publié par le groupe des « économistes » (voir la note n° 5) qui niaient le rôle politique indépendant du prolétariat et la nécessité d'un parti politique de la classe ouvrière. Les « économistes » estimaient que la lutte politique était l'affaire de la bourgeoisie libérale. Ils limitaient les objectifs du mouvement ouvrier à la lutte économique contre les patrons et le gouvernement. V. Lénine qui, à cette époque, se trouvait en déportation, après avoir reçu de Pétersbourg le *Credo*, porta des accusations sévères contre ce courant en rédigeant la *Protestation des social-démocrates de Russie*. — P. 37.

13. L'ouvrage *Un pas en avant, deux pas en arrière (La crise dans notre parti)* fut préparé pendant plusieurs mois par Lénine qui étudia soigneusement les procès-verbaux des séances et des résolutions du IIe Congrès du P.O.S.D.R. Dans cet ouvrage, il porta un coup formidable à l'opportunisme des menchéviks dans les questions d'organisation. L'immense portée historique du livre consiste en ce que Lénine, en développant la théorie marxiste du parti, mit au point les principes d'organisation du parti révolutionnaire prolétarien, donna une critique exhaustive de l'opportunisme dans les questions concernant l'organisation du parti, après avoir montré le danger pour le mouvement ouvrier d'en minimiser l'importance. — P. 45.

14. Il s'agit du IIe Congrès du P.O.S.D.R. tenu du 17 juillet au 10 août (30 juillet — 23 août) 1903. Les premiè-

res treize séances du congrès ont été tenues à Bruxelles, puis à Londres.

L'adoption du programme et des Statuts du parti et l'élection des organismes centraux dirigeants du parti furent les questions principales de l'ordre du jour du congrès.

Lénine et ses partisans menèrent pendant le congrès une âpre lutte contre les opportunistes.

Unanime (il y eut une seule abstention), le congrès approuva le programme du parti qui définissait les tâches immédiates qu'avait à accomplir le prolétariat non seulement dans la révolution démocratique bourgeoise, mais aussi dans la révolution socialiste.

Lors du congrès s'opéra une scission entre les léninistes, partisans conséquents de l'orientation *iskriste*, et les opportunistes. Les partisans de Lénine avaient recueilli la majorité des voix aux élections des organes centraux du parti et dès lors, ils furent appelés bolchéviks ; ses adversaires, les opportunistes, reçurent le nom de menchéviks.

La portée historique du IIe Congrès du P.O.S.D.R. réside dans le fait qu'il a vu la création du parti bolchévique, parti révolutionnaire, authentique dont les fondements de principe et d'organisation furent avancés et mis au point par *l'Iskra* léniniste. — P. 45.

15. Montagne et Gironde, noms de deux groupements politiques de la bourgeoisie pendant la Révolution bourgeoise française de la fin du XVIIIe siècle. On appelait Montagne (Jacobins) les représentants les plus énergiques de la classe révolutionnaire de leur temps, la bourgeoisie, qui affirmait la nécessité de détruire l'absolutisme et le féodalisme. Les Girondins, au contraire, balançaient entre la révolution et la contre-révolution et acceptaient des compromis avec la monarchie. Après la scission du P.O.S.D.R. en bolchéviks et menchéviks, Lénine soulignait souvent que les menchéviks représentaient la tendance girondine dans le mouvement ouvrier. — P. 47.

16. En 1907, les éditions « Zerno » (le Grain), à Pétersbourg, entreprirent de publier, sous le titre collectif *En douze ans*, une édition en trois volumes d'œuvres de V. Lénine. Sur les trois tomes prévus, seuls le premier et la première partie du second sortirent des presses. — P. 49.

17. Il s'agit du Ve Congrès du P.O.S.D.R. qui se tint à Londres du 30 avril au 19 mai (13 mai — 1er juin) 1907. Le congrès a adopté les résolutions bolchéviques sur toutes les questions essentielles. — P. 49.

18. *Iskra* (l'Etincelle), premier journal marxiste illégal, pour toute la Russie, fondé par Lénine en 1900.
Peu de temps après le IIe Congrès du P.O.S.D.R., les menchéviks, avec l'appui de G. Plékhanov, s'emparèrent de l'*Iskra*. Ils en firent, à partir du numéro 52, leur propre organe. — P. 50.

19. *Novaïa Jizn* (la Vie nouvelle), premier journal bolchévique légal ; parut quotidiennement à Pétersbourg du 27 octobre (9 novembre) au 3 (16) décembre 1905. — P. 51.

20. Il s'agit de la note de Lénine à propos de l'article de V. Vorovski *Fruits de la démagogie* dans le numéro 11 du journal *Vpériod* (En avant) du 10 (23) mars 1905.
Vpériod (En avant), hebdomadaire bolchévique illégal ; publié à Genève entre le 22 décembre 1904 (4 janvier 1905) et le 5 (18) mai 1905. — P. 53.

21. Le congrès socialiste international de Stuttgart (VIIe Congrès de la IIe Internationale) se tint du 18 au 24 août 1907. — P. 54.

22. Le IIIe Congrès du P.O.S.D.R. se tint à Londres du 12 au 27 avril (25 avril — 10 mai) 1905. Il fut préparé et convoqué par les bolchéviks sous la direction de Lénine. Le congrès traça un plan stratégique du parti dans la révolution démocratique bourgeoise. Il donnait au prolétariat le rôle de chef dans la conduite de la révolution, il impliquait son alliance avec la paysannerie et la mise à l'écart de la bourgeoisie, afin de lutter pour le triomphe de la révolution : pour le renversement de l'autocratie et l'établissement d'une république démocratique, pour la liquidation de tous les vestiges du servage. Parallèlement au IIIe Congrès du P.O.S.D.R. s'est tenue la Conférence de Genève des menchéviks. Les décisions adoptées par la conférence montraient que les menchéviks désarmaient la classe ouvrière sur le plan de l'idéologie et de l'organisation, en l'éduquant dans l'esprit du réformisme et du conformisme à la tactique de la bourgeoisie libérale, qu'ils étaient les véhicules de l'influence bourgeoise sur la classe ouvrière. — P. 55.

23. La Douma de Boulyguine, « institution représentative » à pouvoir consultatif que le gouvernement tsariste promit de réunir en 1905. La Douma fut appelée « Douma de Boulyguine » du nom du ministre de l'Intérieur A. Boulyguine que le tsar avait chargé d'établir un projet d'assemblée.

La Douma de Witte, Ire Douma d'Etat, convoquée le 27 avril (10 mai) 1906 en vertu du règlement élaboré par S. Witte, président du Conseil des ministres.

Lénine parle de la tactique du semi-boycottage proposée par les menchéviks lors des élections à la Ire Douma. N'ayant pas accepté la tactique bolchévique du boycottage résolu des élections, les menchéviks lancèrent un mot d'ordre désorganisateur de participation de la social-démocratie à toutes les étapes des élections, excepté la dernière, c'est-à-dire l'élection des membres de la Douma. — P. 56.

24. Le mot d'ordre de création d'un « comité exécutif des groupes de gauche à la Douma » fut lancé par les bolchéviks pour permettre aux députés ouvriers de conserver une ligne de classe indépendante, pour diriger les activités des députés paysans et les protéger contre les influences cadettes. — P. 56.

25. Cadets, membres du parti constitutionnel-démocrate, principal parti de la bourgeoisie libérale monarchique de Russie, créé en octobre 1905. — P. 56.

26. *Zihna* (la Lutte), organe central de la social-démocratie lettonne, fondé en mars 1904. — P. 58.

27. *Natchalo* (le Commencement), quotidien menchévique légal ; parut à Pétersbourg du 13 (26) novembre au 2 (15) décembre 1905. — P. 60.

28. *Volna* (la Vague), quotidien bolchévique légal ; parut à Pétersbourg du 26 avril (9 mai) au 24 mai (6 juin) 1906.

Echo, quotidien bolchévique légal ; parut à Pétersbourg du 22 juin (5 juillet) au 7 (20) juillet 1906. — P. 60.

29. *Narodnaïa Douma* (la Douma du peuple), quotidien menchévique ; parut à Pétersbourg en mars-avril 1907. — P. 60.

30. La brochure *Le socialisme et la guerre (L'attitude du P.O.S.D.R. à l'égard de la guerre)* fut conçue par Lénine à l'occasion de la préparation de la première conférence socialiste internationale. — P. 62.

31. Le groupe « Libération du Travail », premier groupe marxiste russe, créé par G. Plékhanov en 1883 à Genève. — P. 63.

32. La rédaction de l'ouvrage *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky* fut entreprise par Lénine au début d'octobre 1918, dès qu'il eut connaissance de la brochure

de K. Kautsky *La dictature du prolétariat* dans laquelle l'auteur falsifiait et déformait la théorie marxiste de la révolution prolétarienne et calomniait l'Etat soviétique. Lénine prêtait une attention toute particulière à la mise à nu des opinions opportunistes de Kautsky sur la question de la révolution socialiste et de la dictature du prolétariat. La rédaction de la brochure fut achevée vers le 10 novembre, imprimée dès la fin de l'année. En 1919, elle parut en Angleterre, en France et en Allemagne. — P. 64.

33. Les longuettistes, partisans de la minorité au sein du Parti socialiste français ayant à sa tête Jean Longuet. — P. 67.

34. Le IXe Congrès du P.C.(b)R. se tint du 29 mars au 5 avril 1920 à Moscou. Dans ses résolutions, le congrès faisait remarquer que la réalisation conséquente du plan économique unique dans lequel la place principale était réservée à l'électrification était la condition sine qua non de la renaissance économique du pays. — P. 68.

35. L'ouvrage *La maladie infantile du communisme (le « gauchisme »)* fut rédigé par Lénine d'avril à mai 1920 à la veille de l'ouverture des travaux du IIe Congrès de l'Internationale Communiste ; il fut distribué à tous les délégués. L'ouvrage se posait pour tâche d'aider les jeunes partis communistes à trouver une bonne voie dans la lutte révolutionnaire. Les thèses et les conclusions essentielles de l'ouvrage furent à la base des résolutions du IIe Congrès du Komintern. — P. 68.

36. Il s'agit des menchéviks qui représentaient au sein du P.O.S.D.R. l'aile droite, opportuniste, de la social-démocratie et du parti des « socialistes-révolutionnaires » (S.-R.).
S.-R., socialistes-révolutionnaires, parti petit-bourgeois de Russie, né fin 1901 — début 1902. Les socialistes-révolutionnaires ne voyaient pas de différences de classe entre le prolétariat et les petits propriétaires, estompaient la stratification sociale et les contradictions internes de la paysannerie, déniaient au prolétariat le rôle dirigeant dans la révolution. — P. 73.

37. Il s'agit de la fusillade des ouvriers désarmés dans les mines d'or de la Léna, en Sibérie, le 4 (17) avril 1912. La nouvelle du drame sanglant de la Léna bouleversa la classe ouvrière russe. Des manifestations de rue, des meetings et des grèves de protestation déferlèrent sur le pays tout entier. — P. 75.

38. Il s'agit des députés bolchéviks de la IVe Douma d'Etat : A Badaïev, M. Mouranov, G. Pétrovski, F. Samoïlov et N. Chagov. A la réunion de la Douma, le 26 juillet (8 août) 1914, la fraction bolchévique s'éleva contre l'entrée de la Russie dans la guerre impérialiste, refusa de voter les crédits militaires et mena une propagande révolutionnaire au sein des masses. En novembre 1914, les députés bolchéviks furent arrêtés ; en février 1915, ils furent condamnés à la réclusion à vie dans le territoire de Touroukhansk (Sibérie orientale). — P. 76.

39. Le Parti travailliste indépendant d'Angleterre (Independent Labour Party — I.L.P.), organisation réformiste, fondé par les dirigeants des « nouvelles trade-unions » en 1893. — P. 76.

40. Fabiens, membres de la « Société fabienne », organisation réformiste anglaise fondée en 1884 ; son nom provient de Fabius Maximus, chef d'armée romain du IIIe siècle avant notre ère, surnommé « Cunctator » (le « Temporiseur ») pour sa tactique prudente dans la guerre contre Annibal. Principalement composée de représentants de l'intelligentsia bourgeoise : savants, écrivains, hommes politiques. En 1900, la Société fabienne adhéra au parti travailliste. — P. 76.

41. « Ministérialisme » (ou « socialisme ministériel », ou « millerandisme »), tactique opportuniste de participation des socialistes aux gouvernements bourgeois réactionnaires. Le terme apparut après l'entrée, en 1899, du socialiste français Millerand au gouvernement bourgeois de Waldeck-Rousseau. — P. 77.

42. Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne, parti centriste, fondé en avril 1917. Les « indépendants » prêchaient l'« unité » avec le social-chauvinisme, déniaient la lutte de classe. Une scission s'opéra, en octobre 1920, au Congrès de Halle du Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne. En décembre 1920, une partie considérable se joignit au Parti communiste d'Allemagne. Les éléments de droite formèrent un parti distinct et reprirent l'ancienne dénomination ; le parti exista jusqu'à 1922. — P. 77.

43. La VIIe Conférence (d'avril) de Russie du P.O.S.D.(b)R. se tint à Pétrograd du 24 au 29 avril (7-12 mai) 1917. Ce fut la première conférence du parti dans des conditions légales. Présidée par Lénine, la conférence adopta le programme léniniste du passage à la deuxième

étape de la révolution en Russie, traça le plan de la lutte pour la transformation de la révolution démocratique bourgeoise en révolution socialiste, avança l'exigence du passage de tout le pouvoir aux Soviets. — P. 78.

44. Il s'agit visiblement de l'article de Lénine *Ce qu'il ne faut pas imiter dans le mouvement ouvrier allemand,* publié en avril 1914 dans la revue bolchévique *Prosvéchtchénié ;* l'article démasquait un comportement de traître du social-démocrate allemand K. Legien qui intervint en 1912, lors de son voyage en Amérique, au Congrès des U.S.A., avec un discours de salutations à l'adresse des milieux officiels et des partis bourgeois. — P. 81.

45. Spartakistes, membres de l'organisation révolutionnaire des social-démocrates de gauche allemands, formée au début de la guerre impérialiste mondiale par K. Liebknecht, R. Luxemburg, F. Mehring, C. Zetkin, F. Marchlewski, W. Pieck. Au congrès constitutif, tenu du 30 décembre 1918 au 1er janvier 1919, les spartakistes fondèrent le Parti communiste d'Allemagne. — P. 81.

46. Il s'agit de la lettre de F. Engels à A. Bebel en date du 18-28 mars 1875. — P. 81.

47. La paix de Brest, traité de paix entre la Russie des Soviets et les puissances de l'alliance quadripartite (Allemagne, Autriche-Hongrie, Bulgarie et Turquie), signé le 3 mars 1918, à Brest-Litovsk, et ratifié le 15 mars par le IVe Congrès extraordinaire des Soviets de Russie. Les conditions de la paix furent très dures pour la Russie des Soviets. La paix de Brest fut un exemple éclatant de la sagesse et de la souplesse de la tactique léniniste, de l'habileté d'élaborer, dans une situation extrêmement complexe, la politique la plus judicieuse. — P 82.

48. Il s'agit des otzovistes et des ultimatistes. On a commencé à les combattre en 1908. Les otzovistes, se parant des phrases révolutionnaires, exigeaient la révocation des députés social-démocrates de la IIIe Douma d'Etat et la cessation des activités dans les organisations légales. L'ultimatisme était une variété de l'otzovisme. — P. 82.

49. Il s'agit de la grève politique d'octobre 1905. Le nombre de participants à cette grève a dépassé les deux millions. Ses mots d'ordre furent : renversement de l'autocratie, boycottage actif de la Douma de Boulyguine, convocation de l'Assemblée constituante et établissement d'une république démocratique. — P. 82.

50. « Labouristes » (Travaillistes), membres du Parti ouvrier d'Angleterre (Labour Party), fondé en 1900. — P. 85.

51. Il s'agit des pourparlers menés par la rédaction de l'*Iskra* avec P. Strouvé sur l'édition commune à l'étranger d'un organe illégal sous le nom de *Revue contemporaine*. Ce projet n'eut pas de suite. — P. 87.

52. Il s'agit des conférences socialistes internationales de Zimmerwald et Kienthal. La Conférence de Zimmerwald se tint du 5 au 8 septembre 1915, celle de Kienthal, du 24 au 30 avril 1916. Ces conférences contribuèrent à la cohésion, sur la base idéologique du marxisme-léninisme, des éléments de gauche de la social-démocratie ouest-européenne. — P. 88.

53. « Communistes révolutionnaires », groupe de tendance populiste, qui quitta le parti des S.-R. de gauche et rompit avec eux après la mutinerie des S.-R. de gauche en juillet 1918. — P. 88.

54. La X[e] Conférence du P.C.(b)R. se tint à Moscou du 26 au 28 mai 1921. Cette conférence fixa principalement son attention à la question de la mise en œuvre de la nouvelle politique économique. — P. 92.

55. Présidé par Lénine, le XI[e] Congrès du P.C.(b)R. se tint à Moscou du 27 mars au 2 avril 1922. Il dressa le bilan de la première année de la nouvelle politique économique, reconnut que les concessions nécessaires faites au capitalisme privé étaient épuisées et que la période de recul était terminée. Il dressa le plan de l'édification socialiste. — P. 93.

INDEX DES NOMS

Adler Friedrich (1879-1960), leader de l'aile droite de la social-démocratie autrichienne.

Austerlitz Friedrich (1862-1931), un des leaders du Parti social-démocrate d'Autriche.

Axelrod P. B. (1850-1928), un des leaders du menchévisme.

Bauer Otto (1882-1938), un des leaders de l'aile droite de la social-démocratie autrichienne et de la IIe Internationale.

Bebel August (1840-1913), une des grandes figures de la social-démocratie allemande et du mouvement ouvrier international.

Berdiaev N. A. (1874-1948), philosophe idéaliste et mystique réactionnaire russe.

Bernstein Eduard (1850-1932), leader de l'aile opportuniste extrémiste de la social-démocratie allemande et de la IIe Internationale, théoricien du révisionnisme et du réformisme.

Boukharine N. I. (1888-1938), membre du parti bolchévique depuis 1906, exclu en 1937 pour ses activités antiparti.

Boulgakov S. N. (1871-1944), économiste bourgeois, philosophe idéaliste, « marxiste légal » dans les années 90.

Crispien Arthur (1875-1946), un des leaders de la social-démocratie allemande, publiciste.

Dénikine A. I. (1872-1947), général de l'armée tsariste, suppôt des impérialistes américains, anglais et français à l'époque de l'intervention militaire étrangère et de la guerre civile, commandant en chef des forces armées des gardes blancs au Sud de la Russie.

Engels Friedrich (1820-1895), un des fondateurs du communisme scientifique, chef et éducateur du prolétariat international, ami et compagnon d'armes de K. Marx.

Henderson Arthur (1863-1935), un des leaders du parti travailliste et du mouvement syndicaliste anglais.

Hilferding Rudolf (1877-1941), un des leaders opportunistes de la social-démocratie allemande et de la IIe Internationale.

Kautsky Karl (1854-1938), un des leaders de la social-démocratie allemande et de la IIe Internationale, d'abord marxiste, puis renégat, idéologue du centrisme, tendance la plus dangereuse et la plus nuisible de l'opportunisme.

Kérenski A. F. (1881-1970), socialiste-révolutionnaire. Social-chauvin acharné pendant la Première Guerre mondiale. Après la Révolution démocratique bourgeoise de février 1917, ministre de la Justice, ministre de la Guerre, puis ministre-président du Gouvernement bourgeois provisoire. Il lutta contre le pouvoir des Soviets après la Révolution socialiste d'Octobre.

Koltchak A. V. (1873-1920), amiral de la flotte tsariste, monarchiste ; en 1918-1919, un des chefs de la contre-révolution russe.

Koltsov D. (Guinzbourg B. A.) (1863-1920), social-démocrate, menchévik actif après le IIe Congrès du P.O.S.D.R.

Kritchevski B. N. (1866-1919), social-démocrate, publiciste, un des leaders de l' « économisme ».

Lansbury George (1859-1940), un des leaders du parti travailliste anglais.

Ledebour Georg (1850-1947), social-démocrate allemand.

Legien Karl (1861-1920), social-démocrate de droite allemand, un des leaders des syndicats, révisionniste.

Lévitski V. (Tséderbaum V. O.) né en 1883, social-démocrate, menchévik.

Liebknecht Wilhelm (1826-1900), éminente personnalité du mouvement ouvrier allemand et international, un des fondateurs et chefs du Parti social-démocrate d'Allemagne, père de Karl Liebknecht.

Longuet Jean (1876-1938), un des leaders du Parti socialiste français et de la IIe Internationale, publiciste, fils de Charles Longuet et de Jenny Marx.

MacDonald James Ramsay (1866-1937), homme politique anglais, un des fondateurs et leaders du Parti ouvrier indépendant et du parti travailliste. Pratiqua une politique opportuniste à l'extrême.

Martov L. (Tséderbaum Y. O.) (1873-1923), un des leaders du menchévisme.

Martynov A. (Piker A. S.) (1865-1935), un des leaders de l'« économisme », personnalité en vue du menchévisme.

Marx Karl (1818-1883), fondateur du communisme scientifique, génial penseur, chef et éducateur du prolétariat international.

Mikhaïlovski N. K. (1842-1904), théoricien en vue du populisme libéral, publiciste, philosophe positiviste, un des représentants de l'école subjectiviste en sociologie.

Natanson M. A. (1850-1919), représentant du populisme révolutionnaire, plus tard S.-R.

Noske Gustav (1868-1946), un des leaders opportunistes du Parti social-démocrate d'Allemagne.

Parvus (Gelfand A. L.) (1869-1924), menchévik.

Plékhanov G. V. (1856-1918), éminente personnalité du mouvement ouvrier russe et international, premier propagateur du marxisme en Russie, champion intransigeant de la conception matérialiste du monde. Après le IIe Congrès du P.O.S.D.R. s'en tint aux positions de conciliateur à l'égard de l'opportunisme, puis donna son adhésion aux menchéviks.

Potressov A. N. (1869-1934), un des leaders du menchévisme.

Prokopovitch S. N. (1871-1955), économiste bourgeois et publiciste, représentant éminent de l' « économisme », un des premiers propagateurs du bernsteinisme en Russie.

R., — voir Radtchenko S. I.

Radek K. B. (1885-1939). Au début des années 1900 participa au mouvement social-démocrate de Galicie, de Pologne et d'Allemagne. En 1936 fut exclu du P.C.(b) de l'U.R.S.S. pour activité antiparti.

Radtchenko S. I. (R.) (1868-1911), social-démocrate, participa au mouvement révolutionnaire dès 1890.

Renaudel Pierre (1871-1935), un des leaders réformistes du Parti socialiste français.

Renner Karl (1870-1950), personnalité politique autrichienne, leader et théoricien des social-démocrates de droite autrichiens.

Roubakine N. A. (1862-1946), bibliographe et écrivain russe, auteur de plusieurs ouvrages sur la bibliographie, l'organisation des bibliothèques en Russie, des essais de vulgarisation sur la géographie, les sciences naturelles, etc.

Scheidemann Philippe (1865-1939), un des leaders de l'aile droite opportuniste à l'extrême de la social-démocratie allemande.

Strouvé P. B. (1870-1944), économiste et publiciste bourgeois russe, représentant en vue du « marxisme légal » dans les années 90.

Tchérévanine N. (Lipkine F. A.) (1868-1938), un des leaders du menchévisme, liquidateur à tous crins.

Tchernov V. M. (1876-1952), un des leaders du parti des S.-R. Un des organisateurs des mutineries antisoviétiques après la Révolution socialiste d'Octobre.

Trotski (Bronstein) L. D. (1879-1940), ennemi acharné du léninisme. Iskriste de la minorité au IIe Congrès du P.O.S.D.R. ; après le congrès, il lutta contre les bolchéviks sur toutes les questions de la théorie et de la pratique de la révolution socialiste.

Turati Filippo (1857-1932), personnalité du mouvement ouvrier italien, un des fondateurs du Parti socialiste italien, leader de son aile droite réformiste.

Zassoulitch V. I. (1849-1919), éminente participante du mouvement populiste, puis du mouvement social-démocrate en Russie.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 5

V. LÉNINE. SUR LE PARTI PROLÉTARIEN DE TYPE NOUVEAU 21

NOTES 95

INDEX DES NOMS 105

В. И. ЛЕНИН

О ПРОЛЕТАРСКОЙ ПАРТИИ НОВОГО ТИПА

на французском языке

Цена 20 коп.